

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 21.

Prix du numéro, 7 centims.—Annonces, la ligne, 10 centims.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 22 MAI 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

L'indépendance commerciale, par A. Gélinas.—Les derniers jours de la session.—Çà et là, par L.-O. D.—Bibliographies.—Choses et autres.—Camarou.—Poésie : Le printemps, par J. B. Caouette.—Un drame sur la Seine, par F. du Boisgobey (suite).—Le jeu de dames.—Les échecs.—Les lois de la nature.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Modes de 1879; L'explosion de dynamite à Stratford; Incendie au village Saint-Jean-Baptiste, un des faubourgs de Montréal; La manière d'attaquer des Zoulous; New-York; Partie d'échecs jouée par le capitaine Mackenzie et M. Delmar, à New York, le 16 avril 1879, avec pièces vivantes.

L'INDÉPENDANCE COMMERCIALE

Le nouveau tarif a été sanctionné par le gouverneur-général et a maintenant force de loi.

Le Canada vient de faire un pas de plus, un pas important, vers l'indépendance commerciale, puisque la métropole nous a tacitement mais virtuellement reconnu le droit de régler notre tarif à notre guise, en nous permettant de pousser l'exercice de ce droit jusqu'à protéger nos industries contre les siennes mêmes.

Jusqu'ici, on nous avait bien laissés libres de frapper les produits étrangers importés dans le pays; mais, soit par crainte, soit par impuissance, nous n'avions pas encore dépassé, dans cette voie, la borne du tarif de revenu; et l'Angleterre n'avait en réalité aucun motif de nous interdire un système qui nous procurait la principale ressource de notre revenu public et qui ne l'empêchait pas elle-même de continuer à écouler ses marchandises ici.

La protection, dont le Canada va faire l'essai pour la première fois, aura pour effet d'opérer une modification des plus importantes dans notre position vis-à-vis les autorités impériales. Nous avons affirmé, sans contestation, notre droit de changer selon notre bon plaisir les lois qui concernent nos relations commerciales avec les autres pays.

Il ne nous reste plus qu'un point à gagner, après cela, pour atteindre à une indépendance commerciale complète.

Présentement, tout en adoptant un tarif protecteur, il ne nous est pas permis, ou nous croyons qu'il ne nous est pas permis de varier ce tarif, que nous rendons uniforme pour tous les pays. Il nous est interdit, ou nous croyons qu'il nous est interdit d'établir des droits différentiels, de façon à modifier notre tarif protecteur et à le supprimer même pour quelques pays, selon nos besoins spéciaux, et selon les tarifs douaniers des nations étrangères elles-mêmes et la nature de leurs produits.

L'Angleterre, comme beaucoup d'autres pays souverains, se sert de ce système différentiel pour elle-même. Elle a un tarif uniforme pour les produits étrangers en général, mais elle a aussi des traités de réciprocité commerciale spéciaux avec certains pays qu'elle trouve avantageux de mettre sur un pied d'exception à la loi ordinaire. C'est ainsi qu'elle a des traités particuliers avec plus de la moitié des puissances européennes. Les colonies sont exclues de ces traités et restent vis-à-vis de ces puissances dans la même position que le commun des nations.

Que l'Angleterre nous permette de faire comme elle, de nous mettre en relation soit par son entremise, soit directement, avec les pays étrangers pour faire avec eux, si nous le jugeons à propos, des traités spéciaux créant des droits différentiels, et nous aurons l'indépendance commerciale.

On sait que des négociations avaient déjà été entamées en vue d'un traité de ce genre avec la France, après que le maire Rivard eût soulevé cette question. On avait ébauché les bases d'un traité de réciprocité commerciale entre la France et le Canada pour certains articles. Les autorités françaises se montraient favorables au projet. Toutefois, l'affaire a paru reléguée à l'arrière plan et la correspondance échangée languit quelque part à Londres ou à Ottawa.

A présent que l'Angleterre nous permet de fermer l'entrée de notre marché à ceux des articles de provenance anglaise que nous pouvons produire ici, et de nous protéger contre l'étranger, on ne voit pas quel intérêt elle aurait à nous refuser le pouvoir d'établir des droits différentiels réciproques avec les pays souverains qui consentiraient à entrer en négociations à ce sujet avec nous. Pourquoi nous refuserait-elle ce moyen d'avoir accès aux marchés étrangers, maintenant qu'elle consent à renoncer elle-même à notre marché?

A. GÉLINAS.

LES DERNIERS JOURS DE LA SESSION

L'affaire Letellier est revenue devant la Chambre avant la prorogation. M. Mackenzie a voulu avoir des nouvelles ou des informations relativement à la mission de M. Langevin. Sir John a répondu qu'il n'avait aucune information à donner et qu'il était d'avis qu'il n'était pas convenable de produire les instructions données à M. Langevin, tel que demandé par M. Holton, avant qu'il y ait eu une décision dans l'affaire.

M. Mackenzie a fortement blâmé la conduite du gouvernement et de Sir John en

particulier, auquel il a reproché, après avoir promis tant de fois de démettre l'hon. M. Letellier, d'avoir exposé le gouverneur-général aux attaques les plus violentes en faisant croire que c'était lui seul qui avait empêché cette destitution, lorsqu'il était obligé d'admettre quelques jours après que le gouvernement prenait la responsabilité du renvoi de la question en Angleterre. Dans tous les cas, Sir John ayant admis qu'il avait recommandé la démission de l'hon. M. Letellier, M. Mackenzie s'est efforcé de démontrer que cette recommandation était un empiètement sur l'indépendance politique des provinces.

Sir John dit que le Parlement fédéral a parfaitement le droit de critiquer la conduite du lieutenant-gouverneur et de recommander sa démission. Sir John a cité plusieurs cas à l'appui de cette proposition. Dans le cas actuel, la majorité des représentants de toutes les provinces de la Puisseance, excepté le Nouveau-Brunswick, a voté en faveur de la motion de M. Mousseau; c'est pourquoi le gouvernement aurait manqué à son devoir s'il n'avait pas donné force et effet à la voix du peuple du Canada.

MM. Mousseau et Ouimet ont fait une charge à fond de train contre l'hon. M. Letellier, et prétendu qu'il était nécessaire de protester comme ils l'avaient fait contre toute action qui aurait eu pour effet d'enlever au gouvernement canadien et à la majorité de la Chambre le droit de régler cette question, mais qu'ils devaient maintenant attendre le résultat du renvoi de la question en Angleterre.

Ils ont exprimé l'espoir et l'opinion que le gouverneur-général recevrait l'ordre de suivre l'avis de ses ministres, et que, si leur espoir était trompé, ils agiteraient le pays.

M. Holton prit ensuite la parole, et son point d'attaque a été principalement M. Mousseau. Il a blâmé Sir John d'avoir fait connaître à la Chambre qu'il existait une différence d'opinion sur la question Letellier entre le gouverneur-général et son cabinet. La chose, dit-il, n'aurait dû être rendue publique qu'après qu'une décision finale eut été portée dans l'affaire.

ÇA ET LÀ

L'hon. juge Sicotte a rendu jugement, la semaine dernière, à Montréal, dans une vingtaine de causes, quoi qu'il n'eût eu que quelques jours pour délibérer. Dans un centre d'affaires comme Montréal, cette célérité est d'un grand prix pour les clients et les avocats.

La Cour d'appel a rendu jugement dans une dizaine de causes. C'est bien tout ce qu'elle pouvait faire après un terme criminel qui a occupé pendant deux mois les honorables juges Dorion, Monk et Ramsay. Nous espérons que le bâtonnier et les nouveaux officiers du barreau trouveront moyen d'avoir une réunion avant la session du parlement local pour aviser aux mesures que requiert la situation.

L'hon. L. S. Morin est mort, il y a quelques jours, à Lavaltrie, à l'âge de 48 ans. Il y avait déjà plusieurs années qu'il ne vivait plus pour son pays, pour la société dont il aurait pu faire la gloire pendant bien des années, s'il eût voulu. Per-

sonne n'a eu dans notre pays une jeunesse plus brillante, des succès plus éclatants comme orateur. Quel malheur qu'il n'ait pas su conserver plus longtemps sa santé et son talent! Quelle fin pour un si beau commencement! Nous espérons pouvoir écrire bientôt une vie si pleine d'intérêt et d'enseignements.

Il paraît encore certain que M. Letellier sera destitué et remplacé par l'hon. M. Robitaille.

C'est un événement plus grave qu'on ne pense et dont plusieurs redoutent la portée. La conduite du gouvernement impérial relativement à cette affaire et au tarif, démontre qu'il est bien décidé à nous laisser gouverner comme bon nous semblera. On disait que le marquis de Lorne, avisé par le gouvernement impérial, ne s'opposait à la destitution de l'hon. M. Letellier que pour provoquer une crise qui empêcherait le gouvernement conservateur de mettre en opération la nouvelle politique nationale. Que de paroles et de conjectures à l'eau!

La *Patrie* publiait, il y a quelques jours, la lettre d'un étudiant en droit de Montréal, M. Hogue, qui se plaint que les travaux de la jeunesse soient si peu encouragés par les hommes dont l'expérience et les connaissances lui seraient si utiles. Il constate le fait qu'au *Club Cartier* comme au *Club National*, quelques jeunes gens laissés à eux-mêmes s'efforcent en vain de donner à ces institutions la vitalité et surtout l'utilité désirable. La *Patrie* accompagne cette lettre patriotique de remarques sensées; elle dit avec raison que l'étude qui forme l'esprit, élève aussi le caractère, apprend à respecter ses adversaires et à éviter ces querelles odieuses dont la jeunesse surtout devrait se garder. Nous n'avons pas le temps de commenter les opinions exprimées par M. Hogue, nous nous contenterons pour le moment de lui dire que les clubs dont ils parle ne peuvent, malgré leur utilité, obtenir autant d'encouragement et produire d'aussi bons résultats qu'une institution où les jeunes gens et les hommes âgés, appartenant aux deux partis, pourraient se rencontrer et discuter des questions d'intérêt public.

Ceux qui croient encore que la république en France ne finira pas par une révolution suivie d'une réaction monarchique, sont bien naïfs. Il est évident que le radicalisme est à la veille de la tuer après l'avoir déshonorée, et que les violences de la presse parisienne seront suivies de désordres. C'est toujours ainsi que les choses se passent en France. Il est vrai qu'il n'y a pas que la France où l'ordre social soit menacé en ce moment; partout le socialisme s'agite et se prépare à une lutte suprême. Tout cela est naturel. Nous sommes dans la période des abus de la liberté, du progrès et de l'instruction des masses, de l'industrie et de la richesse. Tout système, tout régime, tout progrès même entraînent des abus et des réactions; le succès gâte les meilleures choses, les plus grands hommes: c'est l'histoire du genre humain.

Il y a en ce moment à Montréal un

Français, M. Say, qui a quatre ou cinq cent mille piastres de revenus. C'est un homme d'une trentaine d'années, fils d'un grand négociant ou manufacturier de Paris. Il a loué pour quelque temps la magnifique résidence de feu M. Jean-Baptiste Beaudry, sur la rue Sherbrooke, mais il doit passer tout l'été sur l'eau dans le joli yacht qu'il a acheté de M. Molson, à raison de \$18,000. Il a eu dernièrement, à propos d'un chien, des désagréments qui l'ont fort ennuyé. On dit qu'ayant été poursuivi en dommages pour \$5 000, il fut sur le point, croyant qu'il fallait payer immédiatement, ou ne voulant pas se donner la peine d'aller en cour, de donner son chèque pour ce montant. A Paris, M. Say est bien connu dans le monde fortuné et fait tout ce qu'il peut pour dépenser les deux petits millions de francs que lui rapporte annuellement son immense fortune. L'une de ses sœurs est mariée au duc de Broglie, fils de l'ex-premier ministre de France. Il sort et reçoit très-peu à Montréal.

L.-O. D.

BIBLIOGRAPHIES

Judith et Esther, mois de Marie au XIXe siècle, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique, docteur en théologie. 1 vol. in-18, 35 cents. Paris : GAUME, éditeur.—Montréal : J.-B. Rolland et fils, libraires dépositaires, 12 et 14, rue Saint-Vincent.

Dans ce mois de Marie, qui sort du cadre ordinaire, on a voulu :

1o. Combattre le goût épidémique des lectures frivoles et malsaines, en faisant relire, pendant un mois, quelques pages substantielles des saintes Ecritures, disons mieux, en racontant les deux épisodes les plus dramatiques qu'on ait écrits dans aucune langue : merveilleuses histoires dont plusieurs, sans doute, connaissent le fond, mais dont le plus grand nombre a oublié ou n'a jamais su les saisissants détails.

2o. Elever la dévotion envers la sainte Vierge à la hauteur des besoins du monde actuel, en avertissant les chrétiens d'intéresser la puissante Reine du ciel, non plus seulement à leur sanctification personnelle, mais au salut des nations et au triomphe de l'Eglise, par la conversion des peuples nombreux qui lui ont été donnés en héritage, et qui ne font point encore partie du divin bercail ou qui tendent à s'en éloigner.

3o. Soutenir et développer le zèle pour les œuvres si évidemment providentielles de la *Propagation de la Foi* et de la *Sainte-Enfance*.

4o. Remplir de confiance les fidèles du XIXe siècle, si justement alarmés, en leur montrant, dans *Judith* et dans *Esther*, la figure certaine de la sainte Vierge ; et, dans leurs victoires sur les ennemis de l'ancien peuple de Dieu, l'annonce non moins certaine des victoires et surtout de la dernière victoire de la Reine du ciel sur les ennemis du nouveau peuple de Dieu, la sainte Eglise catholique.

Vie de Mathilde de Mélonchel, 1 vol. in-8, \$1.50. Tournai : CASTERMAN, éditeur.—Montréal : J.-B. Rolland et fils, libraires dépositaires, 12 et 14, rue Saint-Vincent.

Voici un volume consacré aux mérites, petits peut-être devant le monde, mais grands devant Dieu, d'une jeune et noble Française qui à la fleur de l'âge et méprisant toutes les séductions de la terre, se tourne entièrement vers l'amour du divin Cœur de Jésus, et lui voue sa vie. Rien n'est plus touchant que la fin de cette épouse de Jésus-Christ. Ayant fait le voyage de Rome à l'occasion du dix-huitième centenaire du martyre de saint Pierre et de saint Paul, elle goûta ardemment les joies que tout cœur chrétien rencontre dans la ville éternelle. Au milieu de ses joies, elle se sentit prise de la soif du sacrifice et offrit à Dieu sa propre vie "pour la rançon de la vie du Saint-Père." Quelques jours après, Dieu agréait le sacrifice, et rappelait à lui sa digne servante, qui mourait le sourire aux lèvres et la joie dans le cœur.

Nous sommes sûr que nul ne lira cette vie de Mathilde de Mélonchel sans en garder de douces et durables impressions.

CHOSSES ET AUTRES

L'hon. M. Letellier a eu, la semaine dernière, une attaque d'inflammation des poumons qui a failli avoir des suites funestes.

Nos abonnés qui ne conservent pas l'*Opinion Publique* pour la faire relire, nous obligeraient beaucoup en nous envoyant le No. 4 de 1879.

Le rappel de la loi de faillite, que les Communes avaient voté par une majorité

considérable, a été rejeté par le Sénat, au grand mécontentement de la députation, qui, avec raison, représente dans le Parlement l'opinion publique.

Nous avons eu le plaisir d'assister au premier essai de M. J. A. I. Craig, qui a fourni cette fameuse lumière à la clarté de laquelle les militaires ont fait l'exercice. On peut dire que l'expérience a eu tout le succès que l'on pouvait attendre d'une première fois.

A l'assemblée annuelle de la corporation du Dispensaire de Montréal, tenue le 9 mai courant, M. G.-B. Burland, président de la Compagnie à qui appartient notre journal, a été nommé gouverneur à vie de cette institution philanthropique.

Les deux âges réunis de François Ménard et de son épouse, résidant à Fall River, Mass., font plus de 205 ans. M. Ménard est âgé de 102 ans, et natif de Sainte-Marie de Monnoir, province de Québec, et Mme Ménard, qui est native de Saint-Charles, aura 104 ans en novembre prochain.

L'incendie du village Saint-Jean-Baptiste comporte un enseignement pour les municipalités attenantes à Montréal, et qui refusent de s'annexer à la ville par crainte des taxes. Pour ne pas avoir à payer notre taxe d'eau, le village Saint-Jean-Baptiste est privé de l'avantage de l'aqueduc et de notre système de pompes, et exposé à des désastres comme celui qui est arrivé dernièrement, et dont nous publions aujourd'hui quelques vues.

Les derniers débats de la Chambre ont été violents. MM. Huntington et White, qui, depuis longtemps, s'égratignaient, se sont écorchés. Le premier ayant, à propos du chemin de fer du Pacifique, rappelé les transactions de Sir John avec Sir Hugh Allan, M. White a parlé à M. Huntington de ses spéculations sur les mines de cuivre, et a fini par l'accuser d'avoir ni plus ni moins volé et fraudé les capitalistes anglais. M. Huntington a répondu en accusant Sir John et M. White de parjure. L'excitation dans la Chambre était grande, et on fut obligé de mettre à la porte un insolent du nom de Macdonald qui assistait à cette séance, assis derrière l'Orateur, et qui se leva deux fois pour adresser des injures à M. Huntington.

Tous les journaux français parlent de M. de Villemessant, le créateur du *Figaro* de Paris. Tous s'accordent à dire que personne n'a tenu depuis trente ans une plus large place dans la presse française, et que, malgré la légèreté du *Figaro* sous le rapport de la morale, il a rendu de grands services aux principes religieux et conservateurs, en faisant pénétrer des vérités dans un monde qui dédaigne de lire des journaux catholiques comme le *Monde* et l'*Univers*. Quant à sa charité, tout le monde en fait l'éloge. Il est mort après avoir reçu les derniers sacrements, et on s'est beaucoup occupé de ce qu'il a dit et fait dans ses derniers moments. "Ignotus" écrit à ce sujet dans le *Figaro* :

La mort est la pierre de touche. Elle a éprouvé M. de Villemessant. On sait mieux que jamais par elle quel homme il était ! Il a accueilli la mort comme une grande dame—avec cette politesse qu'il avait envers les princes. Politesse respectueuse—mais encore gouailleuse ! Je ne répéterai pas les mots touchants et humoristiques que M. de Villemessant a dit à ses derniers confidents, l'évêque de Monaco et M. Lachaud—le grand avocat, son ami. Il se fit raser et friser. C'était encore tout Villemessant dans cette heure pieuse ! La mort, de son côté, se montra douce. Il indiqua à son valet de chambre l'endroit où, dans son hôtel de Paris (derrière la pendule de la cheminée du salon !), était la clef de son caveau funéraire : "François, vous y descendrez avec moi pour voir si tout est bien !" Fantaisie encore, et pourtant par là même d'une poignante émotion, il fit mettre devant son fauteuil des chaises rangées : "Celles-ci ce sont mes filles ;—celle-là, mon genre ;—cette autre, ma femme ;—ma petite-fille ;—mon petit-gendre ;—mes petits-fils !" Et il s'endormit pendant quelques minutes d'un sommeil comateux. Il se réveille : "François, mettez vite une autre chaise... J'avais oublié mon petit Pierre !"

Il avait fait rouler son fauteuil auprès de la fenêtre. Il regardait le lointain bleu de la mer. Puis le froid vint—le tombeau est froid, parait-il, car ceux qui s'en approchent grelottent ! Le rythme commença... Le grand travailleur se reposait enfin !

Le 18 février 1853, le jeune empereur d'Autriche se promenait sur les remparts de Vienne, aujourd'hui transformés en boulevards : il était accompagné d'un seul aide de camp. L'empereur s'appuyait sur un mur pour regarder le paysage quand, soudain, un ouvrier tailleur hongrois, Jean Libenyi, se précipita sur le souverain, et avec un couteau de cuisine lui porta un coup dans le dos ; l'assassin avait mal calculé les distances : le couteau entra dans le cou de l'empereur, glissa sur la colonne vertébrale et ne fit qu'une légère entaille ; le sang coula à flots, mais aucun danger sérieux ne menaçait la vie de l'empereur, qui put regagner le palais à pied, escorté par la population, indignée de cet attentat.

Quelques jours après, parut un manifeste signé du frère de l'empereur, l'archiduc Ferdinand Max, le même qui plus tard eut une fin si tragique au Mexique. Le prince demandait à la nation d'élever un monument commémoratif pour remercier la Providence d'avoir préservé les jours du souverain ; il faisait appel à tous les peuples de la monarchie ; toutes les provinces, sous le coup d'une même émotion, répondirent avec enthousiasme à l'appel du prince ; on envoya des sommes considérables que l'archiduc résolut de faire bâtir une magnifique église gothique, dont la première pierre fut posée en 1856 et qui est devenue l'un des plus beaux monuments de Vienne ; l'architecte qui a attaché son nom à cette œuvre d'art considérable est un enfant de Vienne ; à l'époque où son plan fut choisi comme le meilleur du concours, M. Henri Ferstel n'avait que vingt-cinq ans. Il assiste aujourd'hui, dans toute la force de l'âge, à la consécration de l'église qui est l'œuvre capitale de sa vie et qui lentement s'est élevée du sol dans un travail qui n'a pas duré moins d'un quart de siècle. La première pierre de l'église avait été posée sur les vieux remparts de Vienne, et la voici maintenant, par suite des transformations que la capitale a subies, au centre de la ville nouvelle, sur une place magnifique dont les deux angles seront le nouvel Hôtel-de-Ville et le palais du Parlement.

CAMARON

Camaron (qui signifie *écrivain* en espagnol), est le nom d'un petit village du Mexique, où s'est passé le fait d'armes le plus inouï, le plus glorieux peut-être de tous ceux qu'on peut citer dans les annales de l'armée française.

C'est l'un des rares survivants de cette affaire qui l'a raconté à M. Louis Laude, lequel l'a transcrit pour les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*.

La place ne nous permet de reproduire que la dernière partie de ce récit, la plus émouvante d'ailleurs. Voici le court résumé des événements qui l'amènent.

C'était après l'échec de Puebla. La 3e compagnie du 1er bataillon de la légion étrangère (une soixantaine d'hommes environ), se trouva acculée dans la cour d'une hacienda de Camaron par un gros de cavalerie mexicaine, et s'y barricada d'une façon sommaire. L'ennemi occupait, de son côté, deux chambres du rez-de-chaussée et les alentours de la maison.

Le feu commença à neuf heures et demie du matin. A onze heures, le commandant de la compagnie, capitaine Danjou, tomba frappé d'une balle en pleine poitrine. A midi, trois bataillons d'infanterie vinrent renforcer la cavalerie mexicaine.

La vaillante petite troupe française avait à lutter dans la proportion de vingt contre un au moins. Nous laissons maintenant la parole au survivant dont M. Louis Lande a rapporté le récit. Ajoutons que le héros en question s'appelle le capitaine Maine, aujourd'hui en retraite.

L'assaut commença. Le premier élan des Mexicains fut terrible ; ils se ruaient de tous côtés pour pénétrer dans la cour, criant, hurlant, vomissant contre nous les imprécations et les injures, avec cette abondance qui leur est propre en pareil cas et que facilite encore l'inépuisable richesse du vocabulaire espagnol : "Dehors les chiens de Français ! A bas la canaille ! A

bas la France ! Mort à Napoléon ! " Je ne puis tout répéter.

Pour nous, calmes, silencieux, chacun à notre poste, nous ajustions froidement, ne tirant qu'à coup sûr et quand nous tenions bien notre homme au bout du fusil ; les plus avancés tombaient ; le flot des assaillants oscillait d'abord, puis reculait en frémissant, mais pour revenir à la charge aussitôt après. A peine avions-nous le temps de glisser une nouvelle cartouche au canon, ils étaient déjà sur nous. Leurs officiers surtout étaient magnifiques d'audace et de bravoure.

Rentrés en force dans le corps de logis, les uns s'occupaient d'ouvrir avec des pics et des pinces dans le mur du rez-de-chaussée une large brèche sur la cour. En même temps, d'autres s'étaient établis derrière la partie du mur d'enceinte qui faisait face aux grandes portes ; de là, mettant à profit les créneaux que nous avions percés nous-mêmes, et que nous n'avions pas pu défendre, ils en perçaient de nouveaux ; comme le niveau du sol extérieur était plus élevé que celui de la cour, ils dirigeaient sur nous un feu plongeant ; de ce côté encore ils parvinrent, quoique non sans peine, à ouvrir une brèche de plus de trois mètres.

Alors nous dûmes changer nos dispositions. Le poste de réserve dont je faisais partie, et qui tenait le milieu entre les deux entrées, se trouvait pris à découvert ; nous réunissant aux défenseurs de la porte de droite qui n'était plus attaquée, tous ensemble nous fîmes retraite dans l'angle sud-ouest de la cour, sous le hangar ouvert, d'où nous continuâmes à tirer.

Vers deux heures et demie, le sous-lieutenant Vilain revenait de visiter le poste de la brèche et traversait la cour en diagonale dans la direction des grandes portes, quand une balle partie du bâtiment atteignit en plein front. Il tomba comme foudroyé.

En ce moment, il faut bien le dire, un sentiment d'horrible tristesse nous pénétra jusqu'au fond de l'âme. La chaleur était accablante ; le soleil en son zénith tombait d'aplomb sur nos têtes, un soleil dévorant, impitoyable comme il ne fut qu'aux tropiques ; sous ses rayons à pic, les murs de la cour paraissaient tout blancs, et la réverbération nous brûlait les yeux ; quand nous ouvrons la bouche pour respirer, il nous semblait avaler du feu ; dans l'air, pesant comme du plomb, couraient ces tressaillements, ces ondulations qu'on voit passer sur les plaines désertes dans l'après-midi d'été ; la poussière que soulevaient les balles perdues frappant le sol de la cour avait peine à quitter la terre, et lentement montait en lourdes spirales ; surchauffé tout à la fois par les rayons du soleil et la rapidité de notre tir, le canon de nos fusils faisait sur nos mains l'impression du fer rouge.

Si intense était l'ardeur de l'atmosphère dans ce réduit transformé en fournaise, que les corps des hommes tués s'y décomposaient à vue d'œil ; en moins d'une heure, la chair des plaies se couvrait de teintes livides.

Pêle-mêle avec les morts, car il n'y avait aucun moyen de les secourir, les blessés gisaient à la place même où ils étaient tombés ; mais tandis qu'on entendait au dehors ceux des Mexicains gémissant et hurler de douleur, tour à tour invoquant la Vierge en maudissant Dieu et les saints, les nôtres, par un suprême effort, en dépit de leurs souffrances, restaient silencieux. Ils eussent craint, les pauvres garçons, d'accuser ainsi nos pertes et de donner confiance à l'ennemi.

Nous n'avions rien mangé ni bu depuis la veille ; les provisions s'en étaient allées avec les mulets ; nos bidons étaient à sec, car en arrivant à Palo-Verde, nous les avions vidés dans les gamelles qu'il fallait renverser ensuite, et, grâce à notre traite précipitée, nous n'avions pas eu le temps de les remplir de nouveau ; enfin, dans le ravin, nous n'avions pu trouver d'eau.

Seul, au départ, l'ordonnance du capitaine portait en réserve dans sa musette une bouteille de vin, que M. Danjou lui-même, au moment d'organiser la résistance, avait distribuée entre les hommes.

LA COIFFURE NOUVELLE

Depuis trop longtemps déjà, la mode de la coiffure des dames avait perdu le caractère précis, sans lequel il n'y a pas de véritable mode. On était arrivé ainsi à se coiffer n'importe comment, et, peu à peu, en l'absence de genre arrêté, à ne plus se coiffer du tout, même en soirée, et à enfouir, à la ville, les plus belles chevelures sous de petits chapeaux bibis, donnant à la tête de nos dames un aspect souvent comique.

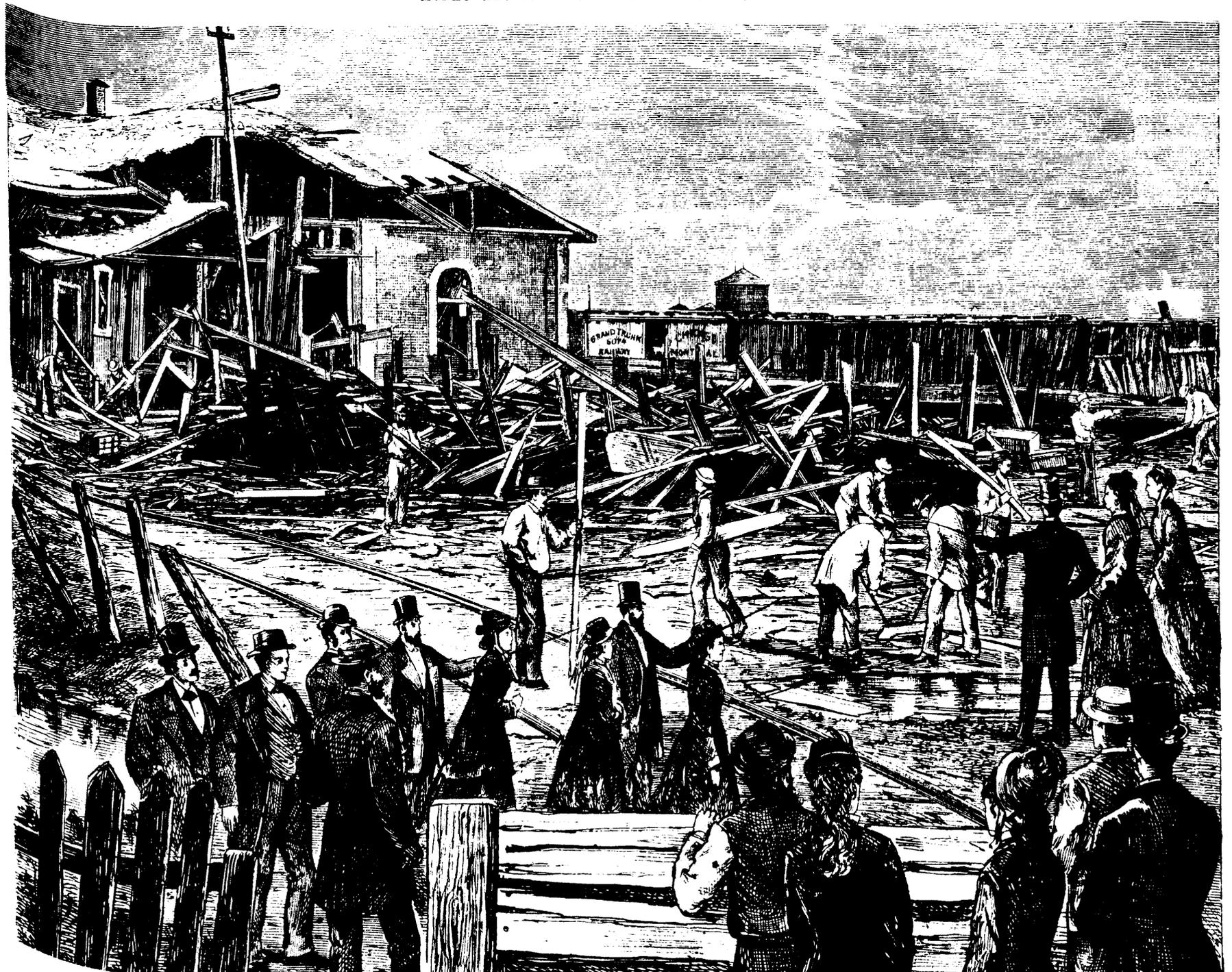
L'admirable goût des Parisiennes pour tout ce qui touche à l'art de se parer, ne pouvait s'accommoder plus longtemps d'un tel laisser-aller. Une réaction s'est produite, une mode s'est créée et, sous peine d'être absolument ridicule, il faut sacrifier à la mode. Le sacrifice est facile, du reste, puisque cette mode n'a pour but que de rendre ces dames de plus en plus séduisantes !

Quelle plus admirable parure que la chevelure, même à l'état naturel. Mais combien d'avantages on en peut tirer pour rehausser l'éclat du visage. Pourquoi donc ne pas chercher à aider encore la nature qui, on doit le reconnaître, ne répand pas toujours ses dons avec une équité parfaite ?



Les coiffures, telles qu'on les portait hier, prêtaient peu à la variété et, pour les toilettes de soirée surtout, il n'était possible d'y faire entrer ni fleurs, ni plumes, ni ornements d'aucune sorte. Avec la coiffure nouvelle, au contraire, plus ample sans être exagérée, encadrant gracieusement la physionomie, la fantaisie reprend son entier essor, quant aux détails, si la forme est invariable. Tous les genres d'ornements peuvent y trouver place, depuis la simple fleur des champs jusqu'aux bijoux les plus étincelants. On peut s'en rendre facilement compte en jetant un simple coup d'œil sur la gravure ci-jointe, primeur de la mode nouvelle. C'est un type exquis, fait pour séduire à première vue, et qui, à peine créé, a été tout de suite adopté, et Dieu sait avec quel enthousiasme ! par les dames du plus grand monde, dont le goût a force de loi. Cette coiffure si charmante s'accommode d'ailleurs facilement à toutes les formes, et, pour être un peu moins richement ornée ici que là, elle n'en conserve pas moins, grâce à sa forme incomparable, toute son élégance, et toutes ses séductions.

MODES DE 1879. — LA COIFFURE NOUVELLE.



L'EXPLOSION DE DYNAMITE À STRATFORD—VUE DU HANGAR A FRET, OU A EU LIEU L'EXPLOSION

peine y en avait-il quelques gouttes pour chacun, qu'il nous versa et que nous bûmes dans le creux de la main.

Aussi la soif nous étreignait à la gorge et ajoutait encore aux horreurs de notre situation : une écume blanche nous montait aux coins de la bouche et s'y coagulait ; nos lèvres étaient sèches comme du cuir, notre langue tuméfiée avait peine à se mouvoir, un souffle haletant, continu, nous secouait la poitrine ; nos tempes battaient à se rompre, et notre pauvre tête s'égarait ; de telles souffrances étaient intolérables. Ceux-là seuls peuvent me comprendre qui ont vécu sous ce climat malsain et qui connaissent par expérience le prix d'un verre, d'une goutte d'eau.

J'ai vu des blessés se traîner à plat ventre, et, pour apaiser la fièvre qui les dévorait, la tête en avant, lécher les mares de sang déjà caillé qui couvraient le sol. J'en ai vu d'autres, fous de douleur, se pencher sur leurs blessures et aspirer avidement le sang qui sortait à flots de leur corps déchiré. Plus forte que toutes les répugnances, que tous les dégoûts, la soif était là qui nous pressait... et puis on avait juré... le devoir !... Nous en vîmes nous-mêmes à boire notre urine.

A la vérité, ce n'était guère le temps de nous apitoyer sur nous-mêmes ou sur les souffrances de nos camarades. Il fallait avoir l'œil tourné sur tous les points à la fois : à droite, à gauche, en avant, vers les fenêtres du bâtiment, vers les brèches de la cour, car partout on voyait briller les canons de fusil et de partout venait la mort. Les balles, plus drues que grêle, s'abattaient sur le hangar, ricochaient contre les murs, faisaient voler autour de nous les éclats de pierre et les débris de bois. Parfois un de nous tombait, alors le voisin se baissait pour fouiller ses poches et prendre les cartouches qu'il avait laissées.

D'espoir, il n'en restait plus ; personne cependant ne parlait de se rendre. Le porte-drapeau Maudet, un vaillant lui aussi, avait remplacé Vilain ; un fusil à la main, il combattait avec nous sous le hangar, car déjà les progrès des ennemis ne permettaient plus de traverser la cour et de communiquer des ordres aux différents postes. Au fait, il n'en était pas besoin, la consigne était bien connue de tous : tenir jusqu'au bout, jusqu'à la mort.

Les Mexicains commençaient à se lasser ; mais alors, pour mieux vaincre notre résistance, ils imaginaient de recourir à une manœuvre de guerre fort en honneur parmi eux : ils entassent de la paille et du bois à la partie nord-est du bâtiment et y mettent le feu ; l'incendie dévora d'abord un hangar extérieur, qui faisait face à Vera-Cruz, et de là gagna rapidement les toits.

Le vent soufflait du nord au sud et rattachait sur nous une épaisse fumée noire qui ne tarda pas à envahir la cour ; nous en étions littéralement aveuglés, et cette odeur âcre de la paille brûlée, nous prenant à la gorge, rendait plus ardente encore l'horrible soif qui nous tordait les entrailles.

Enfin, au bout d'une heure et demie, l'incendie s'éteignit de lui-même, faute d'aliments ; pourtant cet incident nous avait été funeste : à la faveur de la fumée qui nous dérobaient leurs mouvements, les Mexicains avaient pu s'avancer davantage et nous tirer plus sûrement. Les postes de la brèche et de la porte de gauche avaient perdu la plus grande partie de leurs défenseurs.

Vers cinq heures, il y eut un moment de répit ; les assaillants se retiraient les uns après les autres comme pour obéir à un ordre reçu, et nous pûmes reprendre haleine. Tout bien compté, nous n'étions plus qu'une douzaine.

Au dehors, le colonel Milan avait réuni ses troupes autour de lui et les arranguait ; sa voix sonore arrivait jusqu'à nous, car tout autre bruit avait cessé, et à mesure qu'il parlait, sous le hangar, un ancien soldat de la compagnie, Bartholotto, d'origine espagnole, tué raide à côté de moi quelques instants plus tard, nous traduisait mot par mot son discours.

Dans ce langage chaud et coloré qui fait

le fond de l'éloquence espagnole, Milan exhortait ses hommes à en finir avec nous ; il leur disait que nous n'étions plus qu'une poignée, mourant de soif et de fatigue ; qu'il fallait nous prendre vivants ; que s'ils nous laissaient échapper, la honte serait pour eux ineffaçable ; il les adjurait au nom de la gloire et de l'indépendance du Mexique, et leur promettait bien haut la reconnaissance du gouvernement libéral. Quand il eut fini, une immense clameur s'éleva et nous apprît que l'ennemi était prêt pour un nouvel effort. Toutefois, avant d'attaquer, Milan nous fit adresser une dernière sommation ; nous n'y répondimes même pas.

* * *

L'assaut reprit plus terrible que jamais ; l'ennemi se précipitait sur toutes les ouvertures à la fois. A la grande porte, le caporal Berg seul restait debout ; il fut entouré, saisi par les bras, par le cou, enlevé ; l'entrée était libre, et les Mexicains s'y jetèrent en foule. Nous cependant, de notre coin, nous enfilions le mur en longueur ; tous ceux qui se montraient dans cette direction faisaient sitôt demi-tour ; en moins de dix minutes, il y eut là plus de vingt cadavres en monceau qui obstruaient le passage et arrêtaient l'élan des nouveaux venus.

Par malheur, vers le même temps, l'entrée de l'ancienne brèche était forcée ; quatre hommes s'y défendaient encore, Kuwassag, Gorski, Pinzinger et Magnin ; mais tandis qu'ils repoussent les assaillants de dehors, franchissant portes et fenêtres, les Mexicains par derrière envahissent la cour : nos camarades sont contraints de faire face à cette attaque imprévue qui les prend à revers ; en vain veulent-ils résister à l'arme blanche, ils sont à leur tour désarmés et pris.

Sous le hangar, nous tenions toujours ; la poitrine haletante, les doigts crispés, sans répit, chargeant notre carabine, puis l'armant d'un geste inconscient et fébrile, nous réservions toute notre attention pour viser. Chacun de nos coups faisait un trou dans leurs rangs, mais pour un de tué, dix se présentaient.

La porte naguère défendue par Berg, l'entrée ouverte dans le mur d'enceinte, les fenêtres et la porte de l'hacienda vomissaient à flots les assaillants, et, se traînant sur les genoux, dissimulés derrière un petit mur du hangar détruit qui, à cet endroit, avançait dans la cour, d'autres adversaires nous arrivaient continuellement par l'ancienne brèche.

Il faisait grand jour encore ; dans le ciel d'un bleu cru, sans nuages, brillait le soleil aussi ardent, aussi implacable qu'en plein midi, et ses rayons à peine inclinés, comme s'acharnant après nous, fouillaient tous les coins de la cour. Plusieurs des blessés, frappés d'insolation et en proie au délire, ne pouvaient plus retenir leurs plaintes et demandaient à boire d'une voix déchirante ; les mains contractées, les yeux injectés et saillants, les malheureux se tordaient dans les angoisses dernières de l'agonie, et de leur tête nue battaient lourdement le sol desséché.

Depuis le matin, je n'avais rien perdu, fût-ce un seul moment, de mon sang-froid, ni de ma présence d'esprit ; tout à coup, je pensai que j'allais mourir.

Souvent j'avais entendu dire que, dans un péril extrême, l'homme revoit passer en un instant, par les yeux de l'esprit, tous les actes de sa vie entière. Pour ma part, et bien qu'ayant fait la guerre je me fusse trouvé parfois dans des circonstances assez difficiles, jamais je n'avais rien observé de semblable. Cette fois il devait en être autrement. Ce fut comme un de ces éclairs rapides qui, par les chaudes nuits des tropiques, précurseurs de l'orage, déchirent subitement la nue et, courant d'un pôle à l'autre, illuminent sur une étendue immense les montagnes et les plaines, les forêts, les villes et les hameaux ; pendant la durée de quelques secondes à peine, chaque détail du paysage apparaît distinct en son lieu, puis la nuit reprend tout. Ainsi mon passé m'apparut soudain. Je revis mon beau et vert pays de Périgord, et Mussidan où j'étais né, si gentiment

assis entre ses deux rivières, tout embaumé de l'odeur des jardins, et les petits camarades avec qui je jouais enfant. Je me revis moi-même jeune soldat, engagé aux zouaves, bientôt partant pour la Crimée, blessé dans les tranchées, prenant part un des premiers à l'assaut du Petit-Redan, décoré ! Je me revis plus tard en Afrique, entré aux chasseurs à pieds et faisant parler la poudre avec les Arabes ; puis en dernier lieu rendant mes galons de sous-officier pour faire partie de la nouvelle expédition et visiter cette terre du Mexique où j'allais laisser mes os.

Je me trouvais entre le sergent Morzicki, placé à ma gauche, et le sous-lieutenant Maudet à ma droite. Tout à coup Morzicki reçut à la tempe une balle partie du coin de la brèche ; son corps s'inclina et sa tête inerte vint s'appuyer sur mon épaule. Je me retournai et le vis face à face, la bouche et les yeux grands ouverts : — Morzicki est mort, dis-je au lieutenant.

— Bah ! fit celui-ci froidement, un de plus ; ce sera bientôt notre tour, et il continua de tirer.

Je saisis à bras-le-corps le cadavre de Morzicki, je l'adosai à la muraille et retournai vivement ses poches pour voir s'il lui restait encore des cartouches ; il en avait deux, je les pris.

Nous n'étions plus que cinq : le sous-lieutenant Maudet, un Prussien nommé Wensel, Cattan, Constantin, tous les trois fusiliers, et moi. Pourtant nous tenions toujours l'ennemi en respect ; mais notre résistance tirait à sa fin, les cartouches allaient s'épuisant. Quelques coups encore, il ne nous en resta qu'une à chacun ; il était six heures environ, et nous combattons depuis le matin. — Armez vos fusils, dit le lieutenant : vous ferez feu au commandement ; puis nous chargerons à la baïonnette, vous me suivrez.

Tout se passa comme il l'avait dit.

Les Mexicains avançaient, ne nous voyant plus tirer ; la cour en était pleine.

Il y eut alors un grand silence autour de nous ; le moment était solennel : les blessés mêmes s'étaient tus ; dans notre réduit nous ne bougions plus, nous attendions.

— Joue feu ! — dit le lieutenant ; nous lâchâmes nos cinq coups de fusil, et, lui en tête, nous bondimes en avant baïonnette au canon.

Une formidable décharge nous accueillit, l'air trembla sous cet ouragan de fer et je crus que la terre allait s'entr'ouvrir.

A ce moment, le fusilier Callan s'était jeté en avant de son officier et l'avait pris dans ses bras pour lui faire un rempart de son corps ; il tomba frappé de dix-neuf balles.

En dépit de ce dévouement, le lieutenant fut également atteint de deux balles, l'une au flanc droit, l'autre qui lui fracassa la cuisse droite.

Wensel était tombé, lui aussi, le haut de l'épaule traversé, mais sans que l'os eût été touché ; il se releva aussitôt.

Nous étions trois encore debout : Wensel, Constantin et moi.

Un moment interdits à la vue du lieutenant renversé, nous nous apprêtions cependant à sauter par-dessus son corps et à charger de nouveau ; mais déjà les Mexicains nous entouraient de toutes parts et la pointe de leurs baïonnettes effleurait nos poitrines.

C'en était fait de nous, quand un homme de haute taille, aux traits distingués, qui se trouvait au premier rang parmi les assaillants, reconnaissable à son képi et à sa petite tunique galonnée pour un officier supérieur, leur ordonna de s'arrêter et d'un brusque mouvement de son sabre releva les baïonnettes qui nous menaçaient :

— Rendez-vous, nous dit-il.

— Nous nous rendrons, répondis-je, si vous nous laissez nos armes et notre fourgon, et si vous vous engagez à faire relever et soigner notre lieutenant que voici là blessé.

L'officier consentit à tout, puis, comme ces premiers mots avaient été échangés en espagnol : — Parlez moi en français, me dit-il, cela vaudra mieux ; sans quoi ces

hommes vont vous prendre pour un Espagnol, ils voudront vous massacrer, et peut-être ne pourrai-je pas me faire obéir...

On reconnaît bien là cette haine implacable que gardent les Mexicains, et avec eux tous les colons de l'Amérique espagnole, contre la mère-patrie ; juste retour de tant d'injustices et de cruautés commises pendant trois siècles dans ces belles contrées par les successeurs de Pizarre et de Fernand Cortès.

Cependant l'officier parlait à l'un de ses hommes ; il se retourna et me dit : — Venez avec moi. — Là-dessus il m'offrit le bras, donna l'autre à Wensel blessé, et se dirigea vers la maison ; Constantin nous suivait de près.

Je jetai les yeux sur notre officier que nous laissons par derrière.

— Soyez sans inquiétude, me dit-il, j'ai donné ordre pour qu'on prit soin de lui ; on va venir le chercher sur un brancard. Vous-mêmes, comptez sur moi, il ne vous sera fait aucun mal.

Pour dire vrai, je m'attendais à être fusillé, mais cela m'était indifférent ; je le lui dis.

— Non, non, reprit-il vivement, je suis là pour vous défendre.

Au moment même où, sortant du corps de logis, nous débouchions sur la route, toujours à son bras, un cavalier irrégulier fond sur nous avec de grands cris et lâche des deux mains sur Wensel et sur moi deux coups de pistolet ; sans mot dire, l'officier prend son revolver dans sa ceinture, ajuste froidement et casse la tête au misérable, qui roule de la selle sur la chaussée ; puis nous continuons notre route sans nous occuper autrement de lui.

Le colonel Cambas avait été élevé en France et parlait notre langue admirablement ; militaire par occasion comme beaucoup de ceux qui nous combattaient et que l'amour de la liberté avait armés contre nous, il appartenait, ainsi que Milan, à cette classe de *licenciados* qui comprend à elle seule presque tous les hommes les plus instruits et les plus influents du pays. Excellentes gens, l'un et l'autre, et qui eussent fait honneur même à une autre armée, car pour leurs solats, je ne crois pas les calomnier beaucoup en disant que les trois quarts n'étaient que des bandits.

Nous étions arrivés ainsi dans un petit pli de terrain à quelque distance de l'hacienda, où se tenaient le colonel Milan et son état-major.

— C'est là tout ce qu'il en reste ? demanda-t-il en nous apercevant ; — on lui répondit que oui, et, ne pouvant contenir sa surprise : *Pero non son hombres, s'écria-t-il, son demonios.* Ce ne sont pas des hommes, ce sont des démons ! Puis s'adressant à nous en français : — Vous avez soif, messieurs, sans doute. J'ai déjà envoyé chercher de l'eau. Du reste, ne craignez rien ; nous avons déjà plusieurs de vos camarades que vous allez bientôt revoir ; nous sommes des gens civilisés, quoi qu'on en dise, et nous savons les égards qui se doivent à des prisonniers tels que vous.

On nous donna de l'eau et des tortillas, sortes de crêpes de maïs dont le bas peuple au Mexique se sert comme de pain et sur lesquelles nous nous jetâmes avec avidité. Au même moment arrivait le lieutenant Maudet, couché sur un brancard et entouré d'une nombreuse escorte de cavaliers ; d'autres blessés venaient après lui.

La nuit était tombée tout à coup ; sous les tropiques, le crépuscule n'existe point non plus que l'aurore, et le jour s'éteint comme il naît, presque sans transition. En compagnie de nos vainqueurs, nous fîmes route vers leur campement de la Jaya, où nous arrivâmes assez tard ; il y régnait une grande émotion, et les blessés encombraient tout. Là, malgré la parole du colonel Cambas, nos armes, qu'on nous avait laissées d'abord, nous furent enlevées ; il fallait s'y attendre ; on nous réunit alors à nos camarades faits prisonniers avant nous. Epuisés par la fatigue et par la souffrance, noirs de poudre, de poussière et de sueur, les traits défaits, les yeux sanglants, nous n'avions plus figure humaine. Nos vêtements, nos chapeaux

étaient criblés, percés à jour : les miens pour leur part avaient reçu plus de quarante balles, mais par un bonheur inouï, durant cette longue lutte, je n'avais pas même été touché.

Comment en étions-nous sortis sains et saufs ? Nous ne le comprenions pas nous-mêmes, et les Mexicains pas davantage ; seulement, le lendemain je me tâtais les membres, doutant encore si c'était bien moi et si j'étais réellement en vie.

LE PRINTEMPS

POUR L'ALBUM DE MADEMOISELLE G...
(Sonnet)

Le givre a disparu. L'oiseau dans la ramée
Exhale vers le ciel ses chants harmonieux ;
L'aurore verse à flots, sur la rose embaumée,
Comme des perles d'or, les pleurs de ses beaux yeux !

C'est le printemps vermeil : la brise parfumée
Mêle au bruit du ruisseau son gazouillis joyeux ;
Dans les bosquets en fleurs, l'abeille ranimée
Module, en voltigeant, ses amours gracieux.

Salut à toi, printemps, réveil de la nature !
J'aime, pensif, à voir ta splendide verdure
Tapisser nos coteaux de son velours luisant.

Tu fais au laboureur une heureuse existence ;
An vieillard, à l'enfant tu donnes l'espérance,
Un rayon de bonheur au pauvre mendiant !...

Québec, 10 mai 1879.

J.-B. CAOUETTE.

UN

DRAME SUR LA SEINE

Deuxième partie de la Bande Rouge

V

An même instant, la tête de la colonne prussienne se montra au bord de la clairière. Il y avait une centaine d'hommes conduits par un officier, et ils signalèrent leur arrivée par un hurrah formidable.

C'était déjà une fort heureuse chance pour les malheureux réfugiés dans le hallier que de ne pas trouver cernés par l'ennemi, mais la situation n'était cependant pas beaucoup plus rassurante. Le bouleau qui menaçait de les écraser ne tenait plus debout que par une sorte de miracle d'équilibre.

Quant aux broussailles à travers lesquelles il fallait passer pour fuir, elles brûlaient lentement, et la place n'était pas assez nettoyée pour que le chemin fût praticable.

Cependant, les secondes étaient des heures. La lueur du brasier éclairait si vivement qu'on distinguait les objets beaucoup mieux qu'en plein jour.

Roger voyait l'officier qui venait d'amener le détachement gesticuler en donnant des ordres, et les soldats se masser par pelotons, le casque en tête et la hache à la main.

Ils attendaient évidemment qu'un ordre pour se lancer dans toutes les directions et commencer leur travail d'abattage afin d'isoler l'incendie.

Le tumulte des préparatifs avait occupé leur attention dans les premiers instants, mais ils ne pouvaient pas manquer d'apercevoir bientôt la silhouette des fugitifs qui se détachaient nettement sur le fond lumineux des buissons enflammés.

« Êtes-vous prête ? » dit à demi-voix Roger, oubliant dans son trouble que Régine ne pouvait pas l'entendre.

Mais le geste commenta les paroles et la jeune fille comprit si bien qu'elle fit un pas en avant. « Forward ! » cria l'officier prussien, et ses soldats se jetèrent en avant.

Ce fut le moment que saisit Roger. Plaçant la jeune fille derrière lui, de façon à la couvrir de son corps, il se précipita tête baissée à travers le feu.

L'espace à franchir n'était pas large, mais le péril était grand. Il fallait courir sur des tisons ardents et écarteler les branches enflammées qui barraient encore le passage.

À tout homme de sang-froid, l'entreprise aurait paru impraticable, mais l'excès du danger surélève le courage en même temps qu'il décuple les forces, et, dans les cas extrêmes, la témérité devient de la prudence.

Roger, naturellement adroit et vigoureux, accomplit avec un bonheur étrange ce double exploit de franchir le brasier et de préserver sa compagne.

Il parvint à gagner l'allée voisine sans autre accident qu'une brûlure à la main gauche, et quand il se retourna, il vit à côté de lui, étincelant et sauve.

À l'instant même où il posait le pied sur le sol que l'incendie n'avait pas encore atteint, le bouleau s'abattait avec un fracas épouvantable et couvrait de ses rameaux enflammés la place que les fugitifs venaient de quitter.

La chute du géant végétal fut saluée par les acclamations des Allemands, qui attendaient sans doute ce moment pour entrer en action.

Les deux dangers, celui du fléau et celui de l'ennemi, avaient été évités en même temps.

Mais Roger comprenait bien qu'il n'en avait pas encore fini avec les Prussiens, s'il s'attardait dans ces parages, et qu'il fallait à tout prix s'éloigner rapidement.

S'accorder une minute pour respirer, c'était s'exposer à perdre tout le fruit de son heureuse audace, car les hommes n'étaient pas moins à redouter que l'incendie.

Le lieutenant saisit la main de Régine et l'entraîna dans le taillis encore intact qui bordait l'allée.

Ils y avaient à peine fait dix pas que trois soldats se montraient subitement sur la droite.

La jeune fille les aperçut la première. Elle fit un bond de côté et se mit à courir de toutes ses forces dans la direction opposée.

Roger exécuta la même manœuvre avec beaucoup de présence d'esprit et d'agilité.

Mais il était trop tard.

Si prompt qu'eût été le mouvement, les Prussiens étaient si près et le bois si bien éclairé par l'incendie, que les fuyards furent aperçus.

« Halte ! halte ! » crièrent les Allemands.

L'officier et sa compagnie n'avaient garde de s'arrêter, et cette injonction ne servit qu'à leur donner des jambes.

Alors commença une course effrénée où les soldats avaient tout l'avantage.

D'abord, ils étaient trois et pouvaient se diviser pour barrer les sentiers. De plus, ils ne portaient que leurs haches, tandis que ceux qui cherchaient à leur échapper pliaient sous le poids de ballots assez lourds.

Enfin, les persécuteurs arrivaient frais et reposés de leur bivouac, et le couple français marchait depuis plusieurs heures.

Il était difficile de supposer que les petits pieds d'une jeune fille en sabots auraient raison des jambes largement bottées de trois robustes Teutons.

Cependant, ni elle ni Roger ne perdirent courage.

Ils s'étaient compris d'un coup d'œil et couraient côte à côte en se retournant de temps en temps pour voir si la meute prussienne ne se recrutait pas d'autres soldats.

Toute la question en était là en effet.

Si le reste de la bande hostile se mêlait de la poursuite, c'en était fait des fugitifs ; mais, dans le cas contraire, il leur restait encore une faible chance de salut.

Après quelques minutes, Roger acquit la certitude que le gros du détachement s'occupait d'éteindre l'incendie et non pas de les poursuivre.

Quant aux trois camarades qu'un hasard malencontreux avait jetés sur le chemin, ils ne portaient pas de fusils et ne pouvaient, par conséquent, leur envoyer des balles.

Cette certitude était rassurante, et le lieutenant qui, en fait de bravoure, ne doutait de rien, pensait déjà qu'au cas où il faudrait en venir à une lutte corps à corps, sa pioche pourrait encore lui servir.

Ce fer emmanché qu'il tenait à la main était une arme fort médiocre pour parer les coups de trois haches allemandes, mais, énergiquement manié, il avait bien sa valeur.

Il s'agissait d'abord de gagner assez de terrain pour que le bruit d'un combat n'attirât pas du renfort à l'ennemi, et de trouver un endroit propice pour renouveler au besoin la célèbre manœuvre du jeune Horace, qui fit mordre la poussière aux trois Curiace en les attaquant l'un après l'autre.

Pour le moment, l'occasion d'utiliser ce stratagème historique ne semblait pas prochaine, car les Prussiens couraient serrés les uns contre les autres, ni plus ni moins qu'à l'exercice.

Mais ils avaient beau accélérer leurs lourdes enjambées et s'exciter en vociférant, ils ne se rapprochaient pas, et les Français conservaient leur avance.

Seulement, le taillis à travers lequel s'était engagé cet assaut de vitesse allait en s'éclaircissant, et c'était un désavantage pour les fugitifs.

Plus lestes et plus souples que leurs persécuteurs, ils utilisaient pour les dérouter tous les obstacles naturels, tandis que, sur un terrain découvert, il leur devenait beaucoup plus difficile de diviser l'ennemi.

Déjà, plusieurs fois, l'un ou l'autre des Prussiens avait bronché sur une pierre ou sur une souche, et ces achoppements faisaient toujours gagner quelques pas aux fugitifs.

Régine ne paraissait pas fatiguée, et Roger, qui l'observait, envoyait presque son énergie, car il se sentait lui-même hors d'état de conserver longtemps cette allure.

On arriva tout à coup à un rideau de jeunes hêtres qui marquait le point où le bois finissait brusquement.

Au-delà s'étendait une clairière beaucoup plus vaste que celle du Chêne-Capitaine, et, plus loin encore, une route assez large s'ouvrait dans la forêt.

Au centre de cette plaine resserrée entre le taillis et la futaie s'étendait une sorte de tache blanchâtre qui tranchait sur la couleur plus sombre de la bryère.

La jeune fille, après une seconde d'hésitation, se lança tout droit dans cette direction en touchant le bras de son compagnon pour l'avertir d'être attentif.

A ce moment, les Allemands n'étaient pas à plus de vingt pas en arrière, et on les entendait s'exciter entre eux par des interjections rauques.

En arrivant à ce terrain dont la nuance claire l'avait frappé, Roger comprit.

La tache blanche était produite par la couche

de glace qui recouvrait une mare, ou plutôt deux flaques d'eau séparées par une étroite bande de terre ferme.

Régine, sans ralentir sa course, se serra contre son compagnon pour s'engager avec lui sur cette chaussée encore invisible pour leurs persécuteurs.

L'obstacle fut franchi en un clin d'œil, et, moins d'une minute après, Roger eut l'indéfinissable satisfaction d'entendre derrière lui un craquement significatif, suivie d'une bordée de jurons retentissants.

Les Prussiens, serrés comme un escadron qui charge, étaient arrivés en bloc au bord de la mare et, avant d'avoir pu arrêter leur élan, les lourdes bottes germaniques avaient crevé la croûte fragile qui recouvrait le bourbier.

Les fugitifs, en se retournant, purent les voir enfoncés dans la vase glacée jusqu'à mi-corps, s'épuiser en efforts grotesques pour reprendre pied.

Un seul, plus adroit ou plus heureux, s'était maintenu à moitié sur la chaussée et faisait mine de continuer la poursuite, mais ses camarades s'accrochaient à ses habits en poussant des cris de détresse.

Il était évident qu'il n'allait pas les abandonner dans cette situation critique, et que le sauvetage des embourbés allait lui demander un peu de temps.

Quoique ce spectacle lui fût très-doux, Roger ne s'arrêta pas à le savourer et redoubla de vitesse pour franchir avec sa compagne le reste de la clairière.

Quand ils arrivèrent au bord de la forêt, leurs ennemis s'agitaient encore dans la fondrière où la ruse de la jeune fille les avait conduits.

La route qui se présentait devant les heureux fugitifs s'enfonçait au plus profond d'une futaie magnifique, et, à sa largeur, on pouvait conjecturer qu'elle conduisait à une ville ou tout au moins à un gros village.

C'était une excellente raison pour l'éviter, et Régine, qui semblait connaître parfaitement le pays, s'engagea sans hésiter dans un sentier latéral.

Après quelques minutes de marche rapide, les voyageurs arrivèrent devant un gros rocher, derrière lequel Régine montra à son compagnon le toit rustique d'une cabane de feuillage.

Roger tombait de fatigue et il poussa d'autant plus volontiers la porte de cet abri providentiel qu'on n'entendait plus du tout les Prussiens.

« Qui va là ? » cria une voix d'homme au moment où les fugitifs allaient franchir le seuil de la cabane.

VI

Roger fit un bond en arrière et entraîna brusquement Régine, de façon à la couvrir de son corps.

La cabane était habitée, et cette découverte était assurément des plus fâcheuses.

Dans la situation où se trouvait l'officier, toute rencontre avait son danger, et tout inconnu était menaçant.

Sa première pensée fut donc de se mettre en défense.

D'un rapide tour d'épaules, il se débarrassa de son ballot qui pouvait le gêner et il eut même la présence d'esprit de le jeter à ses pieds pour en faire un obstacle contre une sortie possible de l'ennemi.

En même temps, il leva sa pioche et se tint prêt à frapper.

Régine semblait avoir compris le danger, et, laissant à son compagnon toute sa liberté de mouvements, elle s'était tournée pour faire face au danger qui pourrait venir par derrière, si par hasard les Prussiens retrouvaient la piste.

La nuit était assez noire et l'obscurité était encore augmentée par le voisinage des grands arbres dont les rameaux formaient comme un dôme au-dessus de la cabane.

Aussi ne pouvait-on apercevoir la personne du premier occupant d'cet abri rustique.

Il n'avait encore révélé sa présence que par l'espèce de qui-vive si inopinément jeté, et Roger se demandait, non sans inquiétude, à quel être il allait avoir affaire.

« C'est un bûcheron réfugié là pour se garantir du froid, un cantonnier en tournée, un espion en surveillance ? »

Toutes ces conjectures étaient à peu près également plausibles.

Ce qu'il y avait de sûr, c'est que l'individu surpris avait crié en français et sans aucune espèce d'accent.

L'officier ne crut pas pouvoir se dispenser de répondre à tout hasard par le mot traditionnel :

« Ami ! »

L'inconnu ne parut pas d'abord très-sensible à cette formule encourageante, car il ne se pressa pas de renouveler ou de compléter son interrogation.

« Qui êtes-vous, vous-même ? ajouta assez rudement Roger.

« Ce n'est pas répondre, ça, reprit la voix ; dites-moi ce que vous me voulez et je vous dirai mon nom après.

« Je veux entrer pour me reposer, voilà tout, dit le lieutenant qui ne tenait pas à engager une querelle.

« Je ne vous en empêche pas, grommela l'inconnu d'un ton peu engageant. Il y a de la place pour deux.

« Il en faut pour trois.

« Pour trois ! Vous n'êtes donc pas seul ? »

« Non, dit laconiquement Roger.

« Alors, c'est différent. La cabane est trop petite, et, si vous y entrez, je serai obligé de sortir.

« Oh ! une femme ne compte pas, et nous trouverons bien moyen de nous caser.

« C'est donc une femme qui est là derrière vous ? demanda le personnage qui devait avoir de bons yeux pour reconnaître en pleine nuit la position que Régine occupait.

« Oui, c'est ma sœur et, comme elle est très-fatiguée, je n'ai pas de temps à perdre à la porte, répondit l'officier impatienté.

« Bon ! bon ! ne vous fâchez pas ! du moment qu'il s'agit d'une dame, nous allons nous arranger.

« Si vous veniez un peu ici pour me montrer le chemin, ce serait plus commode, fit observer Roger, qui se souciait médiocrement de pénétrer à l'aveuglette sous ce toit très-propice aux surprises.

« Je vais faire mieux que ça, dit l'inconnu, et nous allons avoir de la lumière. »

Le lieutenant allait se récrier sur cette imprudence qui pouvait attirer les Prussiens, mais il réfléchit qu'en avouant ses craintes il allait trahir le secret de sa fuite, et il se tut.

La lueur bleuâtre du souffre brilla dans l'obscurité, et le craquement sec d'une allumette frottée contre la muraille prouva que l'hôte de la cabane tenait sa promesse.

Dix secondes après, la clarté tremblotante d'une bougie illuminait l'intérieur de ce réduit que Roger put embrasser tout entier d'un coup d'œil.

« Voilà ! dit l'inconnu presque gai ; votre chambrette est prête, et celle de madame aussi, car c'est la même. »

Sans répondre à cet essai de plaisanterie, l'officier releva prestement son ballot et, la pioche toujours en arrêt dans sa main droite, il s'avança jusque sur le seuil.

La jeune fille le suivit sans donner le moindre signe d'inquiétude.

Quoique le sens de ce court dialogue eût dû lui échapper, elle s'était sans doute déjà rendu compte de la situation, car, à voir son calme, on aurait été tenté de croire qu'elle s'attendait à cette rencontre.

Roger, avant de franchir la porte, qui était assez basse pour l'obliger à se courber, jeta un regard d'investigation rapide sur la hutte et sur celui qui l'occupait.

Bâtie avec des troncs de sapin mal équarris et grossièrement jointés, couverte en chaume et privée de fenêtres, cette habitation primitive avait dû servir autrefois à habiter les forestiers en tournée.

Le sol y était dépourvu de toute espèce de plancher et le mobilier se composait de trois ou quatre bottes de paille et d'un tronc d'arbre taillé en forme d'escabeau.

Quant à l'individu que le toit rustique abritait momentanément, c'était un assez gros gaillard, porteur d'une figure joviale et vêtu d'une blouse grise.

Il se tenait debout, élevant d'une main sa bougie qu'il avait placée dans une petite lanterne, et de l'autre se faisant un abat-jour pour examiner les nouveaux arrivants.

Rien d'hostile dans son air ni dans son attitude ; pas de surprise possible dans l'espace étroit qu'enserraient les quatre murs de bois de la cabane.

Tout cela était rassurant et Roger se décida à entrer.

Il prit la jeune fille par la main, la fit passer en même temps que lui et referma soigneusement la porte.

Il lui tardait de savoir en quelle compagnie le hasard l'avait jeté, et il se hâta d'employer pour en venir à ses fins ce procédé infailible qui consiste à parler de soi pour que les autres parlent d'eux.

Il jugeait d'ailleurs indispensable de devancer les questions et de jouer au naturel son rôle de colporteur.

« Excusez-nous, camarade, dit-il en tâchant de prendre le ton familier qui convenait à son emploi, nous avons dû vous faire bien peur.

« Peur ! à moi ? mais non, je vous assure, balbutia l'inconnu, je... je n'ai rien à cacher... rien à craindre, veux-je dire. »

Cet empressement à protester contre la supposition, et cet embarras parurent singuliers au lieutenant.

« Oh ! je pense bien, reprit-il d'un air convaincu, mais dame ! vous savez, la nuit, par le temps qui court, et au milieu d'une forêt, on ne sait jamais à qui on a affaire.

« Ça, c'est vrai, dit le personnage, et, quand on a comme moi des marchandises, on se défie toujours un peu.

« Des marchandises ? répéta Roger.

« Mon Dieu, oui, et un gros paquet, encore, reprit l'inconnu en touchant du pied un ballot déposé dans un coin.

« Tel que vous me voyez, je suis colporteur, et... »

« Colporteur ! s'écria l'officier avant d'avoir eu le temps de retenir l'expression de sa surprise.

« Oui, et tout à votre service, camarade, » murmura l'autre en le regardant en dessous.

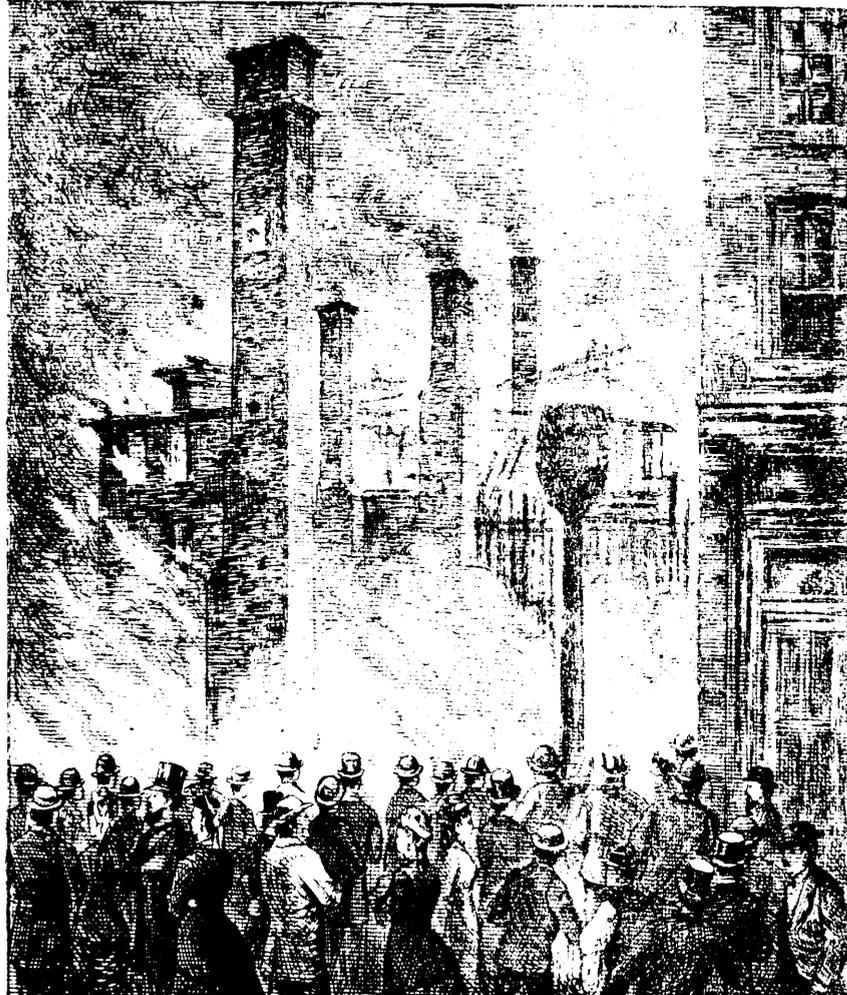
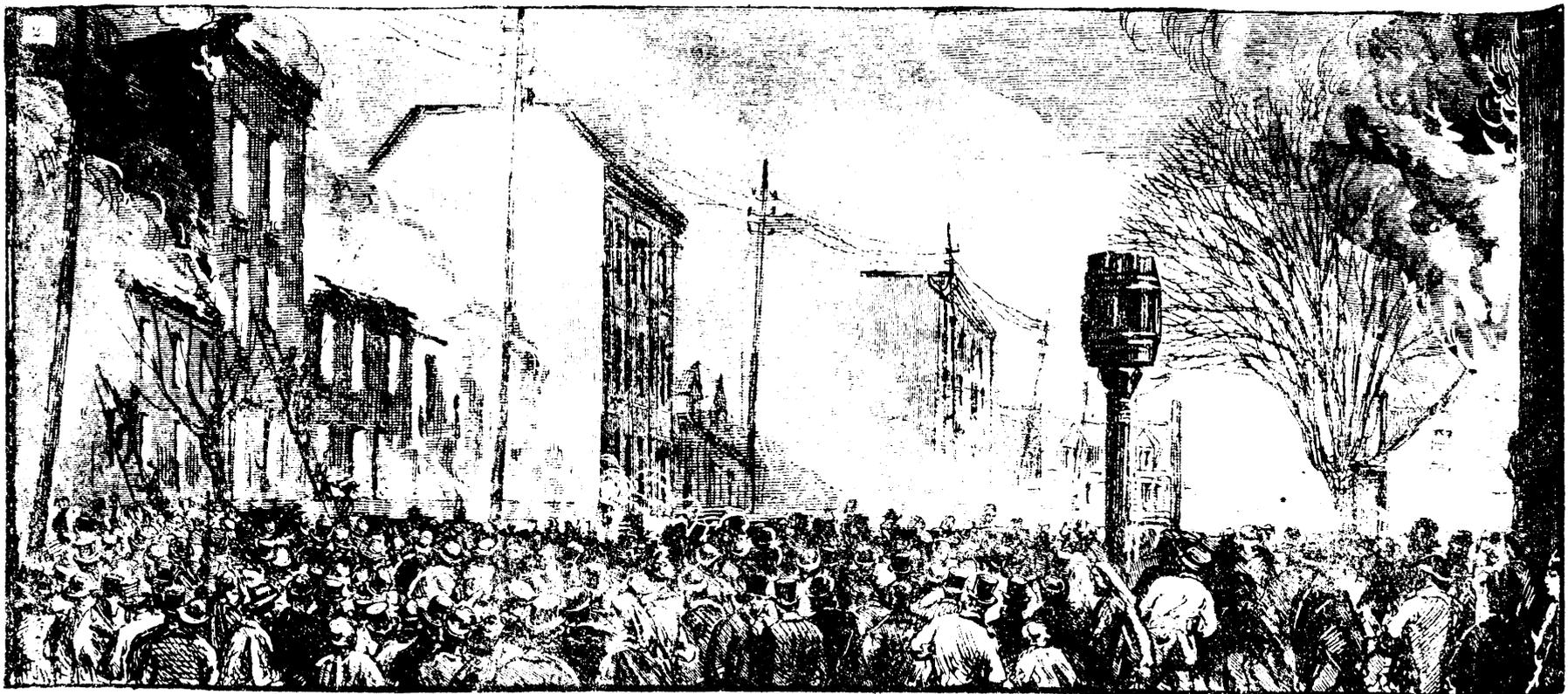
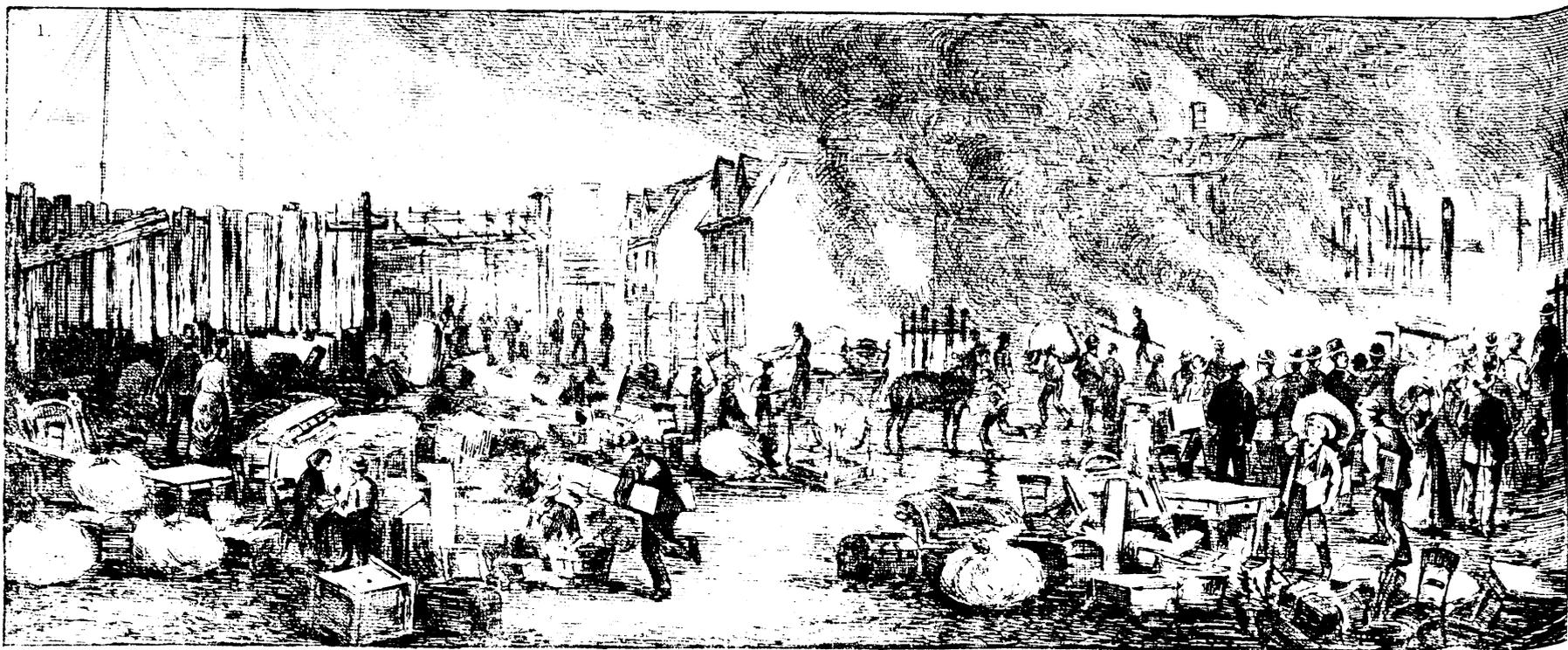
Il était difficile d'imaginer une coïncidence plus fâcheuse pour Roger, qui ne possédait encore de son prétendu métier que le costume et les attributs.

L'idée d'être obligé de raisonner sur les foires et sur les marchandises avec un confrère, le jetait dans la plus grande perplexité.

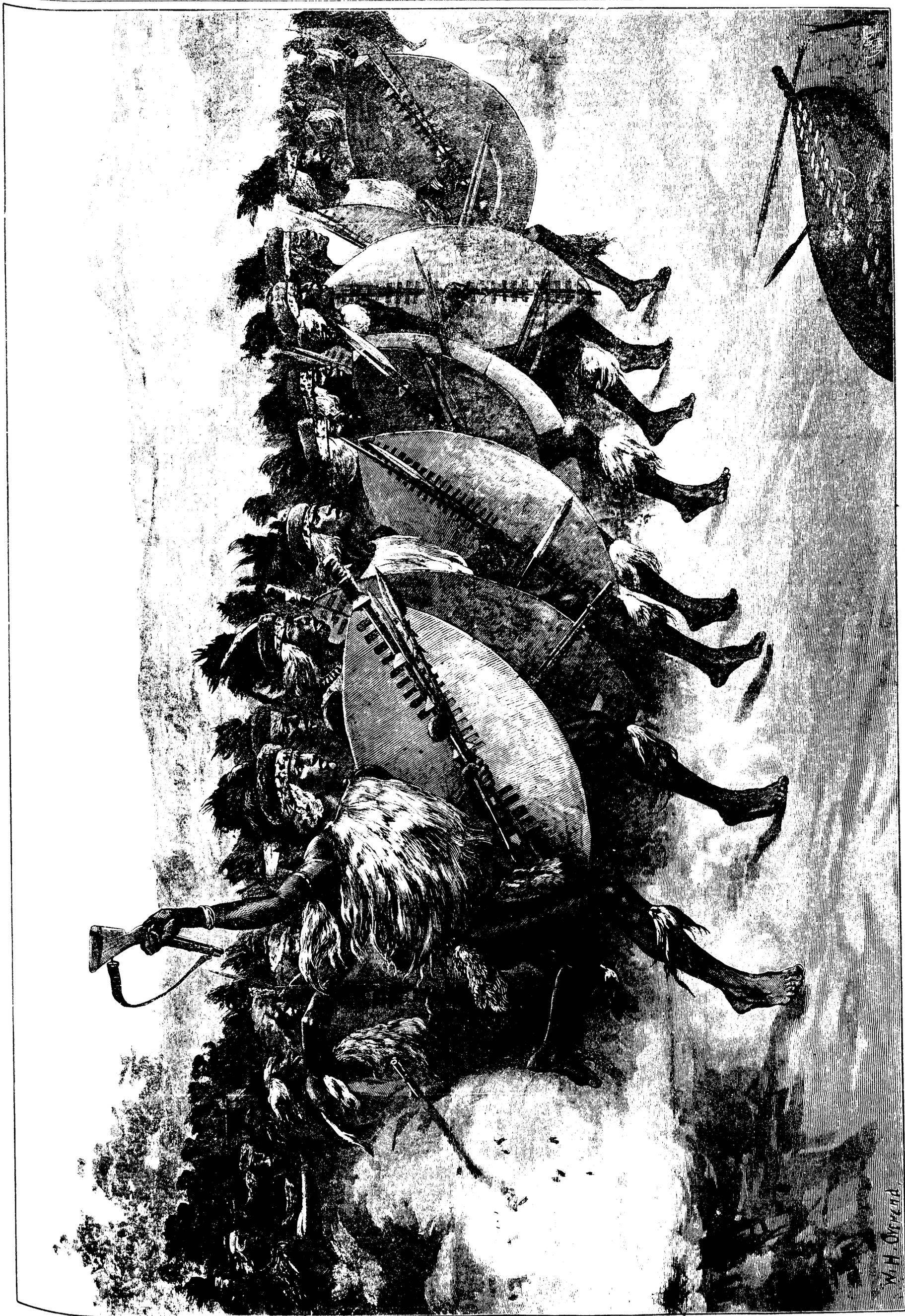
Si la dissimulation eût été possible, il aurait renié de bon cœur la qualité sous laquelle il comptait voyager ; mais la balle qu'il portait suffisait pour le classer, et déjà l'inconnu le regardait avec attention.

« Mais vous-même, murmura ce camarade d'occasion, est-ce que vous seriez de la partie ? »

« Arbleu ! ça se voit bien, répondit l'officier, comprenant que l'il n'était plus temps de reculer.



1. Vue prise de la ferme Fletcher—2. Vue prise de la rue Saint-Laurent—3. Vue prise de la rue Saint-Laurent, dans la direction de la rue Saint-Dominique—4. Vue prise de la rue Saint-Dominique
 INCENDIE AU VILLAGE ST JEAN-BAPTISTE, UN DES FAUBOURGS DE MONTREAL.



LA MANIERE D'ATTAQUER DES ZOULOIS

M. H. CHIFFREAU

—C'est étonnant! comme ça se trouve!" dit l'homme à la blouse.

Chose bizarre! il ne paraissait pas beaucoup plus satisfait de la rencontre que ne l'était Roger, et celui-ci s'en aperçut.

"Alors, comme ça, reprit l'inconnu avec une hésitation de plus en plus marquée, vous venez de..."

—De Saint-Germain, interrompit le lieutenant, et je m'en vais à...

—A Poissy, peut-être, se hâta de dire le camarade, devançant à son tour la réponse.

—Oui, de ce côté-là, à moins que je ne passe par Maisons...

—Alors nous ne pourrions pas faire route ensemble, je m'en vas sur Achères; c'est dommage d'être obligés de nous quitter, observa l'inconnu d'un ton qui démentait le regret si obligeamment exprimé.

—C'est singulier! pensait Roger; il a autant d'avis de tirer de son côté que moi de me détacher de lui.

Et il ajouta tout haut:

"Il n'y a si bonne compagnie qu'on ne quitte..."

—Disait le roi Dagobert à ses chiens, interrompit le colporteur vrai ou faux.

—Et quand ma sœur se sera reposée une heure ou deux, nous nous remettrons en route, car nous avons encore du chemin à faire.

—C'est vrai qu'elle doit être fatiguée, c'est jeunesse, dit l'inconnu en examinant Régine avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

—Oh! c'est une brave fille, et pas bavarde avec ça; elle est sourde-muette.

—Pas possible! Ah! la pauvre petite! s'écria l'inconnu qui cette fois semblait sincère.

—Mon Dieu, oui! mais ça ne l'empêche pas de savoir vendre, allez! Elle fait l'article mieux que moi, dit Roger qui commençait à entrer dans son rôle.

—Ma foi! camarade! dit l'autre, je n'ai pas grand'chose à vous offrir; pourtant si vous aviez envie de casser une croûte et de boire un verre de vin, j'ai là dans mon sac de quoi souper tous les trois sur le pouce.

Roger hésita un instant; mais il crut lire dans les yeux de Régine qu'elle lui conseillait d'accepter.

—Eh bien! mon brave, ce n'est pas de refus, répondit-il en préparant l'escabeau pour la jeune fille et une botte de paille pour lui.

—A la bonne heure! ça fait que nous pourrions causer un peu en mangeant, s'écria l'inconnu; et je n'en serai pas fâché, car v'là trois jours que je suis tout seul et que j'avale ma langue...

Puis, comme s'il craignait d'en avoir trop dit, il se jeta à genoux pour ouvrir son paquet et Roger crut remarquer qu'il avait rougi après avoir parlé de son isolement.

Pour un colporteur qui court les foires, c'était en effet assez extraordinaire.

"Il faut que je sache à quoi m'en tenir sur cet homme," pensa l'officier.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

Les facilités offertes aux habitants des campagnes par les nombreuses lignes de chemins de fer et de bateaux à vapeur de visiter Montréal à bon marché, devront avoir pour résultat d'augmenter sensiblement les affaires. Dans le but de profiter de cet accroissement de commerce, M.M. Narcisse Beaudry et frère, les Bijoutiers bien connus, dont le magasin est situé au coin des rues Notre-Dame et Saint-Vincent, viennent d'importer et de confectionner un choix extra de MONTRES en or et en argent, BIJOUX de toute description, qu'ils offrent, à cause de la dureté des temps, en détail au prix du gros. Spécialité de dorure et argenture; ils fabriquent et réparent les ornements d'églises.

NARCISSE BEAUDRY, EDOUARD E. BEAUDRY, Bijoutier pratique, Horloger pratique.

Nouvelle pharmacie.—Tout le monde admire la jolie pharmacie que M. S. LACHANCE, si bien connu comme pharmacien de renom, vient d'ouvrir sur la rue Sainte-Catherine, près de la rue Jacques-Cartier, porte voisine de la banque d'Épargnes. Comme l'on peut s'en convaincre en visitant cette pharmacie, M. Lachance a déployé beaucoup de goût et d'habileté dans l'aménagement et dans l'achat de ses marchandises, et l'acheteur est certain de trouver à cet établissement tout ce dont il a besoin.

Nouvelle maison.—Maison nationale.—M.M. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

—Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédras, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 628, rue Ste.-Catherine. Les chapeaux confectionnés par M. Cédras se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité. Le public acheteur est certain qu'on ne lui vendra que des articles d'une qualité supérieure, car tous les chapeaux offerts en vente sortent de ses ateliers, No. 36, rue Lemoine.

Au Magasin Rouge, 581, rue Sainte-Catherine.—COMPÉTITION SANS PRÉCÉDENT DANS LE COMMERCE DE NOUVEAUTÉS.—Notre magasin n'est ouvert que depuis quelques mois, et des milliers d'acheteurs l'encombrent déjà tous les jours. C'est vraiment plus que nous osions espérer. Nous nous faisons toujours un devoir d'être véridiques et sans exagération dans l'annonce de nos marchandises, ne descendant jamais à ce système vulgaire et trompeur d'annonces prônant des marchandises qui n'ont aucune valeur appréciable. Nous savons, toutefois, que le public est trop intelligent pour s'en laisser imposer par ces réclames mensongères. Il nous suffira de dire que notre grande expérience dans l'achat des stocks nous donne une supériorité indéfectible sur qui que ce soit pour l'achat et la vente de marchandises qui ne sont pas surpassées pour la nouveauté et le goût. Nous vendons nos Tweeds et nos Etoffes à Robes à une commission de 2 1/2 pour cent seulement. Nous coupons nos Draps et Tweeds gratuits, et donnons les Patrons de Robes et de Manteaux par-dessus le marché! La haute réputation dont notre maison jouit déjà pour les marchandises de deuil n'a pas de précédent à Montréal. Nous recevons tous les jours des témoignages flatteurs quant à la qualité et à la beauté des Marchandises de deuil que nous vendons, comme toutes les Dames peuvent s'en convaincre en nous honorant d'une visite. L. J. PELLETIER & CIE., Propriétaires; J. N. ARSENAULT, Gérant.

Maison A. Pilon & Cie.—Cette grande maison continuera à fondre le stock sans réserve d'ici à quelque temps à meilleur marché que jamais. Nous recevons tous les jours de nouvelles marchandises de printemps et d'été, ce qui permet de satisfaire toutes nos pratiques. Profitez de cette grande vente autorisée par le syndic nommé à la faillite de la maison A. PILON & Cie. La maison PILON profite de cette occasion pour remercier cordialement le public en général pour l'encouragement qu'elle a reçu depuis quelque temps. Réduction considérable des prix de nos marchandises. Il faut écouler à tout prix notre stock qui est encore au-delà de \$80,000, pour faire face aux engagements que la maison PILON doit rencontrer d'ici à un mois. Nous vous invitons donc tous à profiter de cette grande vente, et en ce faisant, vous favoriserez M. A. PILON, qui a su, par son énergie, développer la partie Est de Montréal et faire du bien au public en général. A. PILON & CIE., 647 et 649, rue Ste-Catherine, Montréal. Par ordre du syndic officiel, C. Beausoleil.

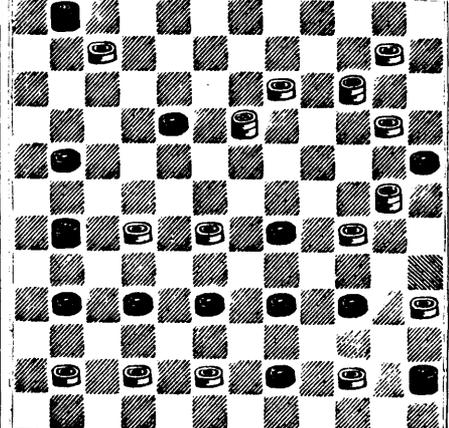
Il nous fait plaisir d'apprendre à nos aimables lectrices, que MADAME P. BENOIT vient d'ouvrir, au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), un magasin de marchandises de modes et de fantaisie, où elle tiendra toujours en mains un assortiment des plus variés d'articles de goût et de toilette, tels que rubans, frillings, braids, collets et poignets pour dames, garnitures pour chapeaux, plumes, fleurs, etc., spécialité pour ouvrages en laine de Berlin. Madame Benoit se chargera, comme par le passé, de la confection des robes, chapeaux, manteaux, etc., dans lesquels elle a une grande expérience, et ses prix seront des plus réduits.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 165
Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield, Mass.

NOIRS.



BLANCS
Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 163

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
20 13	35 46
26 20	41 52
34 28	8 19
28 23	29 16
22 15	9 22
63 58	52 50
33 26	22 33
26 4 et gagnent.	

Solutions justes du Problème No. 163
Montréal.—N. Chartier, J. Boyte, P. Décareau, J.-L. Chartier, F. T., et J.-O. T.
Québec.—N. Langlois, J. Lemieux.
North Brookfield, Mass.—D. Fauz.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au RÉV. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux-mons, lequel est aussi une remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la maille en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier: W. W. SHEAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

On raconte en ce moment à Pittsburg (Pennsylvanie) une horrible histoire qui serait arrivée à Triump, petite localité située à quelques milles de Tidicate. Un homme y mourut il y a quelque temps. Après trois jours, on l'enterra. Quelques quarante-huit heures après l'inhumation, plusieurs personnes se rappellent qu'une sœur du défunt était une fois restée plongée dans le sommeil cataleptique semblable à la mort, et qui dura trois jours. Aussitôt le bruit se répandit que l'enterrement avait été prématuré, et que le prétendu mort était cataleptique. Cette croyance prit, on ne sait comment, une telle consistance, que l'on résolut de faire ouvrir la tombe.

Samedi matin, l'exhumation a eu lieu en présence des autorités. A l'ouverture de la bière, un spectacle affreux frappa la vue. Il y avait eu réellement inhumation précipitée.

Le cataleptique s'était éveillé dans la tombe et avait déchiré son suaire en lambeaux; les planches du cercueil étaient disjointes, et surtout les effrayantes contractions des membres tordus, les crispations de la face, tout indiquait à n'en pas douter la suprême lutte du vivant contre les angoisses de son épouvantable agonie.

Deux amis de collège, qui se sont perdus de vue, se rencontrent sur le boulevard:

—Alors, tu es marié?
—Oui; et toi?
—Moi aussi.
—Es-tu heureux?
—Ah! mon ami, ma femme est charmante, mais j'ai une belle-mère impossible.
—C'est incroyable; tous mes amis, mariés, que je rencontre, se plaignent, comme toi, de leur belle-mère.
—Dame, cela prouve...
—Cela prouve que vous ne savez pas vous y prendre.
—Et toi, comment t'y prends-tu donc?
—Moi!... j'ai épousé une orpheline!

LES ECHECS

MONTREAL, 22 mai 1879.

Adresser toutes les communications relatives à cette partie du journal, à M. O. TREMPÉ, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 159: M.M. G. Landry, New-York; N. P. Sorel; V. Gagnon, Z. Delaunais, Québec; Tancredi Pallérin (âgé de 12 ans), J. Gauthier, H. Paradis, S. Lafrenais, M. Toupin, Montréal; A. C., Saint-Jean; L. O. P., Sherbrooke.

Solution de l'énigme No. 3

M.M. Z. Delaunais et J. Gauthier ont résolu cette énigme. Placez les huit Fous dans l'ordre suivant: (Blancs) F 4e T R, 6e C R, 8e F R et 3e R; 1er D, 7e F D, 5e C D et 2e T D.

Une remarquable partie d'échecs

Le banquet organisé par le "Manhattan Chess Club" à l'académie de Musique de New-York, mercredi soir, le 16 avril dernier, offrait le somptueux aspect d'une partie d'échecs avec des pièces vivantes. Rien de semblable n'avait encore été vu en Amérique.

La première partie du programme fut un morceau de musique exécuté par la fanfare de la Marine des Etats-Unis, et un tableau montrant Méphistophélès jouant avec le Prince pour son âme. Pour la partie d'échecs qui fut jouée par M. le capitaine Mackenzie et M. Delmar, l'estrange avait été couverte de carrés alternes blancs et noirs, en fanelle de Canton; tout l'échiquier mesurait trente-deux pieds carrés, et chaque case quatre pieds. Une bordure rouge était clouée autour de l'échiquier.

Les Cavaliers portaient une armure brillante qui éblouissait la vue. Ils tenaient dans leurs mains de lourdes piques qui leur donnaient l'air de descendants d'Henri V. Les Pions étaient représentés par seize jolies jeunes filles vêtues en amazones. Elles portaient des casques or et argent, avec bouilliers et lances. Comme leurs camarades, elles portaient la couleur bleue ou rouge, suivant le côté de l'échiquier où elles avaient été placées. Leur grandeur était uniforme, et elles présentaient une intéressante barrière de défense quand elles étaient en ligne. Le costume de Charlemagne était l'habit des Rois. Une couronne d'or et une couronne d'argent était respectivement

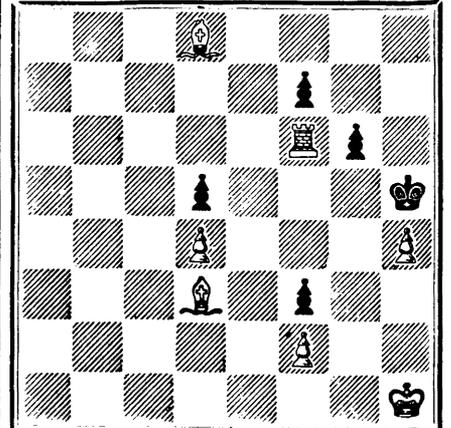
ment portée par chacun, et leurs robes brillantes étaient garnies de pierres d'une grande valeur.

Les deux Reines portaient chacune un costume historique, et une couronne en diamants ornait leur front. Un petit page, richement costumé, accompagnait chacune d'elles.

M.M. Mackenzie et Delmar occupaient des sièges de chaque côté de la plateforme élevée, ayant leur échiquier sur une table devant eux. Lorsqu'un mouvement était fait, le crieur l'annonçait, et les poursuivants conduisaient les pièces aux cases qu'elles devaient occuper. Le premier mouvement du capitaine Mackenzie fut: Pion 4e du Roi. Alors une élégante jeune fille se détacha de ses compagnes et s'avança gracieusement vers la case désignée par le crieur, et, lorsque M. Delmar annonça aussi le même mouvement que son antagoniste, les deux charmants Pions se trouvèrent face à face et se sourirent. Le quatrième mouvement de M. Delmar a été la capture d'un pion rouge. Les joutes de l'aimable pion devinrent de suite échauffées, et il parut mortifié d'avoir été mis hors de combat si tôt.

Somme toute, cette partie d'échecs tout-à-fait originale a été admirée par un auditoire nombreux qui, au comble de l'enthousiasme, a fait aux deux jouteurs, à la fin de la partie, une véritable ovation.

PROBLÈME No. 161.
Composé par M. J. MURPHY, Québec.
NOIRS.



Blancs.
Les Blancs jouent et font échec et mat en 4 coups.

Solution du problème No. 159.

Blancs. Noirs.
1 R 3e F. 1 Ad libitum.
2 F fait échec et mat.

74ème PARTIE

Partie d'échecs jouée par M. le capitaine Mackenzie et M. Delmar, à New-York, le 16 avril 1879, avec pièces vivantes.

Blancs.	Noirs.
M. le Capt. MACKENZIE.	M. DELMAR.
1 P 4e R	1 P 4e R
2 C 3e F R	2 C 3e F D
3 F 4e F D	3 F 4e F D
4 P 4e C D	4 F pr P
5 P 3e F D	5 F 4e T
6 P 4e D	6 P pr P
7 Roquet	7 P pr P F D
8 D 3e C D	8 D 3e F R
9 P 5e R	9 D 3e C R
10 C D pr P	10 C R 2e R
11 F 3e T D	11 Roquet
12 C D 5e D	12 C pr C
13 F pr C	13 P 3e D
14 P pr P	14 P pr P
15 T D 1er D	15 F 2e F
16 T R 1er R	16 C 1er D
17 T R 7e R	17 C 3e R
18 F pr C	18 F pr F
19 D pr P C D	19 F 3e C D
20 F pr P D	20 F 6e T R
21 C 5e R	21 F pr P F R, échec
22 R pr F	22 D 7e F D, échec
23 R 3e C	23 D pr T
24 T pr P F R	24 F 4e F R
25 T pr P C, échec	25 R 1er T
26 C 6e C R, échec	26 F pr C
27 T pr P T, échec	27 F pr T
28 F 5e R, échec	28 T 3e F
29 F pr T, échec	29 R 1er C
30 D 7e C, échec et mat.	

Décisions judiciaires concernant les journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

Longpré & David
AVOCATS
No. 15, RUE SAINTE-THERÈSE
MONTREAL.
A.-B. LONGPRÉ. L.-O. DAVID.

LES LOIS DE LA NATURE

Conférence donnée par le Dr D. W. Fairchild, de New-York, à Hope Hall, Liverpool, le 2 novembre 1878, devant un auditoire nombreux.

Je ne vous ai pas invités d'assister à cette conférence dans le but de captiver votre intelligence. Je n'ai pas, non plus, l'intention de prononcer une parole malveillante si elle n'est pas méritée, ni d'accuser personne, ni d'avancer des faits que je ne pourrai pas prouver. Si mon cœur ne me trompe pas, je suis venu ici pour vous exposer d'une manière claire une série de faits étonnants, et pour essayer de vous faire connaître votre propre constitution, et en même temps pour vous indiquer les causes directes de presque toutes les maladies qui affligent l'humanité, et pour vous démontrer qu'il y a un moyen bien simple et peu dispendieux, non-seulement pour prévenir ces maladies, mais encore pour les guérir. D'abord, je dois dire que personne plus que moi ne respecte

UN MÉDECIN DE FAMILLE CONSCIENCIEUX.

Cet homme n'est pas égoïste et ne se laisse pas dominer par des préjugés. Il se livre constamment à l'étude. Il suit les progrès de la science et fait usage volontiers de tout ce qui, d'après son expérience, est plus efficace que les remèdes qu'il connaît. Au moins, avant de se prononcer sur une question, il l'étudie à fond. Il est rare de rencontrer des hommes comme celui dont je viens de parler. Ils méritent la confiance, l'estime et le respect de tous ceux qui les connaissent. Ces hommes vous diront que les plus savants d'entre eux travaillent dans les ténèbres, et qu'ils font des expériences continuellement. Il a été démontré que le principe des antidotes n'était pas satisfaisant, et qu'il n'avait donné que de mauvais résultats. Le Dr A.-H. Stevens dit : "Plus les médecins vieillissent, plus ils deviennent sceptiques, relativement à l'efficacité de leurs propres remèdes." Le professeur Willard Parker dit : "De toutes les sciences, la médecine est la moins sûre." Le professeur E.-H. Davis : "Les effets de la médecine sont peu compris." J. Mason Good, M.D., dit : "La science de la médecine est un jargon barbare." Le Dr Bostwick, auteur de l'*Histoire de la médecine*, s'exprime ainsi : "Chaque dose de médecine qui est administrée est une expérience faite à tâtons." Le professeur Evans, M.D., dit : "Aujourd'hui, la pratique de la médecine n'est basée ni sur la philosophie, ni sur le sens commun." Voici ce que dit le professeur Gregory : "Messieurs, lorsque l'on cite quatre-vingt-dix-neuf faits de médecines, ce sont autant de mensonges." Le Dr McLintock dit : "Le mercure a fait plus de victimes que toutes les guerres qui ont eu lieu." Il aurait dû ajouter que l'abus que l'on fait aujourd'hui du soude de potasse sous différentes formes, ruine d'une manière fatale la santé d'une foule de personnes. Sir Astley Cooper dit : "La science de la médecine est basée sur des conjectures et progresse par le meurtre." En 1861, Oliver Wendell Holmes, en adressant la parole à une classe d'étudiants en médecine, s'exprima ainsi : "Ce qui a déshonoré la médecine, c'est ce système de déception qui a été pratiqué sur une si grande échelle, en vertu duquel on a puisé dans les mines les substances les plus dangereuses, cueilli toutes espèces de plantes, enlevé les matières impures que contiennent les entrailles des animaux et le venin des reptiles pour administrer toutes espèces de remèdes abominables à des êtres humains souffrant de quelque vice dans leur constitution, ou dont le système est affaibli." Je pourrais écrire des volumes si je citais la longue liste des médecins qui se sont contredits eux-mêmes et qui ont avoué que la médecine, loin d'avoir été efficace jusqu'à présent, avait été très-nuisible et avait souvent causé la mort. Nonobstant cela, les anciennes coutumes et notre première éducation exercent toujours une grande influence sur nous, malgré que ces coutumes nous paraissent absurdes et malgré qu'on nous ait démontré qu'elles sont nuisibles. On dirait qu'il n'y aura que de longues années d'expérience ou quelque cause frappante qui pourraient détruire les impressions qui ont été reçues dans l'enfance. Oui, messieurs, nous sommes les esclaves des anciennes coutumes et de la mode. Nous agissons rarement d'après notre opinion. Ainsi, nous sommes habitués à notre médecin, nous le voyons tous les jours, nous avons confiance en lui : c'est pourquoi nous prenons ses remèdes, ses poisons et toutes ses drogues ; nous payons ses comptes, notre état empire ; nous ne savons plus ni agir ni penser ; enfin nous succombons et nos amis attribuent notre mort aux décrets de la Providence. Il y a trente-cinq ans, au plus, des millions de personnes étaient déjà mortes en demandant, quelques instants avant d'expirer, qu'on leur donnât une goutte d'eau pour soulager leurs souffrances. Leurs mères, leurs sœurs, leurs frères et leurs amis avaient refusé, tour à tour, de leur donner cet antidote si précieux et si naturel, bien qu'il fût évident que leur vie ne pouvait se prolonger que de quelques heures au plus. A cette époque les médecins disaient

QUE L'EAU FROIDE CAUSAIT LA MORT.

Donnez-leur plutôt, disaient-ils, du calomel avec une cuillerée d'eau tiède. Ces parents devoués, grâce à l'éducation qu'ils avaient reçue dans leur enfance, obéissaient aveuglément aux instructions du médecin. Non-seulement on refusait de l'eau au malade, mais de plus on lui administrait des drogues ; on le saignait et on

le privait de nourriture jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées, et il succombait non pas à la maladie, mais sous l'effet du régime qu'on lui prescrivait.

Je suis persuadé qu'il y a une foule de personnes dans cette salle ce soir qui savent que ce que je viens de dire est l'exacte vérité. Mais aujourd'hui on donne de l'eau glacée en abondance aux malades. Pourquoi ce changement radical d'antidotes ? Si jadis le feu était l'antidote du feu, pourquoi l'eau est-elle aujourd'hui employée comme antidote pour combattre la fièvre qui consume le malade ? C'est tout simplement parce que la nature se révolte contre tout système qui lui est contraire, ou qui est cruel. Dans tous les endroits, il s'est trouvé des personnes énergiques qui ont pris la résolution de ne pas se laisser mourir sans satisfaire la soif qui les dévorait et sans soulager la fièvre qui les consumait. On a cité une foule de cas pour démontrer les expédients auxquels ces pauvres malades ont eu recours pour se procurer de l'eau. Un jour, un de mes oncles était malade et se croyait aux portes du tombeau. Vers minuit il fit venir près de son lit un vieux domestique nègre qui remplissait auprès de lui le rôle de garde-malade. Il était si faible qu'il eut à peine la force de lui dire : "Abe, je vais mourir et je veux te demander un dernier service. Veux-tu me le rendre ? — Oui, maître, je ferai tout ce que vous me demanderez. — Prends donc ce vieux vase de bois qui est devant toi, va à la source qui est près de la grange, remplis-le d'eau froide et rapporte-moi-le aussi promptement que possible. — O mon maître, je suis prêt à vous obéir en tout, mais je ne puis faire cela. Vous savez que ma maîtresse et le médecin ont défendu de vous donner de l'eau. — Abe, fait ce que je te dis ; si tu refuses et si je reviens à la santé, je te tuerai."

Après avoir réfléchi pendant quelques minutes, le domestique répondit : "Je vais vous obéir." Il apporta de l'eau à son maître. Celui-ci en but en quantité et le matin le vase était vide. La fièvre disparut. Il s'endormit tranquillement et peu de temps après il était guéri. Ce ne fut qu'après sa guérison qu'il fit connaître le moyen qu'il avait employé. Des exemples comme celui que je viens de citer firent changer le système actuel pour le traitement des fièvres. Dans des cas de cette maladie, le bon sens l'a enfin emporté. Mais parlons maintenant de presque toutes les autres maladies connues, comme les maladies bilieuses, les maladies du foie, la dyspepsie, les maladies des femmes, les douleurs dans les côtés, dans le dos, les épaules et les muscles, les maux de tête continus, la constipation, la diarrhée bilieuse, les coliques bilieuses, la névralgie, le rhumatisme, les affections des reins, la paralysie, les maladies du cœur, les affections nerveuses, la toux provenant du dérangement du foie, que l'on confond souvent avec la consommation, l'ivresse périodique et surtout ce fléau si redouté, la malaria, comme les fièvres intermittentes, bilieuses, typhoïdes et scarlatines, les fièvres tremblantes, la fièvre de la malaria, et la fièvre jaune qui cause des ravages chaque année dans le Sud, et qui est une des pires espèces de la fièvre de la malaria.

La liste des maladies qui précède est bien longue et une personne qui ne se donne pas la peine d'étudier ces maladies, hésitera à croire qu'elles proviennent toutes de la même cause : du dérangement de l'estomac et du foie.

Nous vous poserons une question : Vous rappelez-vous d'avoir souffert de ces maladies lorsque votre estomac et votre foie fonctionnaient bien ? Posez cette question à vos amis.

Depuis deux cents ans on a introduit bien peu de changements dans le traitement de ces maladies qui sont presque toutes causées par le dérangement de l'estomac et le mauvais fonctionnement du foie, cette dernière maladie étant causée par la première. Cependant on suit un traitement particulier dans chaque cas, comme si c'était des maladies différentes provenant de causes autres que celles que je viens de nommer. Ordinairement on administre dans ces cas les remèdes suivants : Premièrement, du mercure ou du calomel — un poison mortel qui a fait un si grand nombre de victimes ; une fois qu'il est introduit dans le système, il fait souffrir la victime continuellement jusqu'à ce que la mort vienne la débarrasser de ses maux. L'arsenic, poison mortel, est aussi employé souvent. La strychnine, dont un sixième de grain suffit pour tuer un chien dans une demi-minute, et dont un grain suffit pour faire

MOURIR UNE PERSONNE INSTANTANÉMENT.

Songez au danger d'administrer un remède semblable pour la fièvre aiguë ou la bile. C'est pourtant ce qui se fait tous les jours. Le bismuth, ce poison métallique corrosif, est devenu un traitement en vogue pour cette maladie. Il s'introduit dans la moelle des os comme le plomb et y laisse des traces permanentes de poison. Les médecins valent beaucoup la quinine, mais cette substance ne possède pas la propriété de guérir. Elle ranime temporairement les forces du malade. Elle résiste aux effets du mal et aide le malade à traverser la période critique de la maladie, mais elle ne peut pas détruire les effets du poison.

L'usage continu de la quinine a pour effet, comme vous le savez, de produire un état anormal dans le fonctionnement du foie et de l'estomac, qui contribue à causer la congestion, l'engorgement et qui finit par causer les conséquences les plus fatales. Ceux qui ont fait souvent usage de ce remède savent qu'ils ont été forcés d'augmenter la dose de jour en jour. L'usage de la quinine cause la surdité et la perte de

la mémoire et produit conséquemment la plus grande affliction. Cette pratique déshonore la Faculté. C'est une fausse théorie de dire que le poison guérit les effets du poison, et on ne peut appuyer cette théorie sur aucun fait. Vaudrait autant dire que l'on peut éteindre le feu avec de la benzine, ou qu'une autre morsure d'un chien enragé guérira l'hydrophobie, ou encore que des pommes vertes sont bonnes pour les maux d'estomac.

LES MÉDECINS DIFFÉRENT.

Si nous examinons les opinions des médecins éminents, nous verrons qu'il y en a qui prétendent que les remèdes employés par leurs confrères comme des *spécifiques* sont les causes des *maladies* qu'ils cherchent à guérir. Ainsi le Dr Stahl attribue les cas fréquents de consommation à l'usage de l'écorce du Pérou, tandis que le Dr Morton prétend que cette écorce est un remède efficace pour cette maladie. Le Dr Reed attribue les cas fréquents de cette maladie à l'usage du mercure, tandis que le Dr Brillonet affirme que cette maladie ne se guérit que par l'usage du mercure. Le Dr Rush dit que la consommation est une maladie inflammatoire qui doit être traitée par la saignée, les purgations, les remèdes rafraîchissants et par la diète, tandis que Salvadore prétend que cette maladie est causée par la débilité et doit être traitée par des toniques, des remèdes stimulants, et par une nourriture généreuse. Galen recommande l'usage du vinaigre pour prévenir la consommation. Dissault et d'autres prétendent que cette maladie est souvent causée par l'habitude qu'ont les jeunes personnes de prendre du vinaigre pour prévenir l'obésité. Le Dr Beddoes dit que la digitale est un spécifique pour guérir la consommation, tandis que le Dr Pan a constaté que ce remède était plutôt malfaisant qu'efficace. En présence de ces faits contradictoires, ne pensez-vous pas qu'il est temps d'exercer votre propre jugement et d'agir vous-mêmes ? Ceci, messieurs, nous ramène à cette question importante : Quelles sont les causes des maladies qui affligent aujourd'hui l'humanité ? Et pourquoi la plupart des remèdes que l'on administre ne soulagent-ils pas les malades ? Comme je l'ai déjà dit, la plupart des médecins traitent chaque maladie d'une manière particulière, tandis que chaque maladie provient d'une même cause : d'abord de l'estomac ; secondement, du foie.

RÉGLEZ CES DEUX ORGANES,

surtout le premier, pour qu'ils fonctionnent régulièrement, et vous ferez disparaître, au moins, les dix-neuf vingtièmes des maladies qui affligent l'homme sous tous les climats. Prouvez cela, me dira-t-on. La chose est aisée et est facile à comprendre. D'abord, l'estomac reçoit les aliments après la mastication, et si cet organe fonctionne bien, le jus gastrique, qui est dissolvant et antiseptique, vient en abondance, se mêle aux aliments, met les muscles de l'estomac en mouvement qui transportent les aliments de gauche à droite et ensuite de droite à gauche, jusqu'à ce qu'ils soient bien imprégnés du jus gastrique et dissous. Autrement, s'il n'y a pas de jus gastrique, il y a fermentation, et les aliments se décomposent avant de pénétrer dans le *duodenum*. Cette masse d'aliments vient en contact avec le jus de petites glandes, et ensuite avec le jus du pancréas et avec la bile du foie. Avec l'aide de ces propriétés importantes des organes, la digestion se continue et la séparation s'opère. La glue est réduite en matière sucrée et la matière grasse en une émulsion qui ressemble au savon ; la bile qui agit sur toute la masse empêche la fermentation et la formation du gaz, et contribue à diviser ces matières en trois parties : la matière grasse, la matière albumineuse et sucrée, et la matière indigeste. C'est ce qui constitue la force du corps humain. Les fluides s'introduisent dans le système au moyen de conduits et forment les os, les cartilages, les ligaments, les muscles, les glandes, les tubes, les nerfs, la matière adipeuse, les membranes, etc., etc. Ceci s'accomplit par de petites projections de la membrane muqueuse qui saisissent les aliments et qui les transportent dans le thorax qui suit la colonne vertébrale. Ils sont ensuite vidés dans la grande veine horizontale qui se trouve au côté gauche du cou. C'est là que parties sucrée et albumineuse sont introduites dans les veines qui les transportent au foie. Le foie, les reins, les poumons et la peau fonctionnent continuellement pour enlever les matières empoisonnées ou autres matières nuisibles au système.

LE CŒUR ENVOIE LE SANG

par les artères aux extrémités du système et à la surface où les vaisseaux sanguins se terminent par des tubes extrêmement petits. Dans la circulation il perd ses propriétés vitales et revient au cœur par les veines pour circuler de nouveau. Le sang qui revient ainsi est noir et empoisonné et a besoin d'être nettoyé et purifié. Le foie doit recevoir une partie de ce poison et en sécréter de la bile qui est le cathartique de la nature, un antiseptique et un dissolvant. Les rognons doivent séparer le surplus d'eau, maintenant une température uniforme et enlevant les matières empoisonnées qui contiennent du nitrogène. Les poumons donnent l'acide carbonique du sang et lui communiquent de l'oxygène en le mettant en contact avec l'air. Le reste des matières empoisonnées doit s'écouler par les pores et par les autres conduits du corps humain.

LE RATE.

Le rate est comme une éponge et peut se dilater et se contracter sans danger ; on peut la comparer à l'air dans la bouilloire d'un engin à vapeur contre laquelle l'eau se presse et qui pro-

cure un jet continu et régulier de vapeur. Le sang traverse la rate. Le cœur est comme une pompe à double action qui pousse le sang des artères dans les veines. Lorsque le sang est pur et lorsque l'esprit est tranquille et le corps sain, cette machine fonctionne admirablement bien, le cœur bat régulièrement et sans gêner les organes de la circulation. Mais, lorsque l'esprit se trouve subitement agité soit par la colère, le chagrin, la joie ou la crainte, le cœur lui répond immédiatement, soit en cessant de battre ou bien en augmentant ses pulsations d'une manière violente, tandis que le sang, obéissant à cette forte pression, semble vouloir rompre les barrières qui le retiennent. C'est alors que la rate commence à fonctionner. Elle se dilate facilement sous cette pression, comme le compartiment à l'air dans la pompe à vapeur, jusqu'à ce que la crise soit passée, et revient à son état normal lorsque les causes excitantes sont disparues.

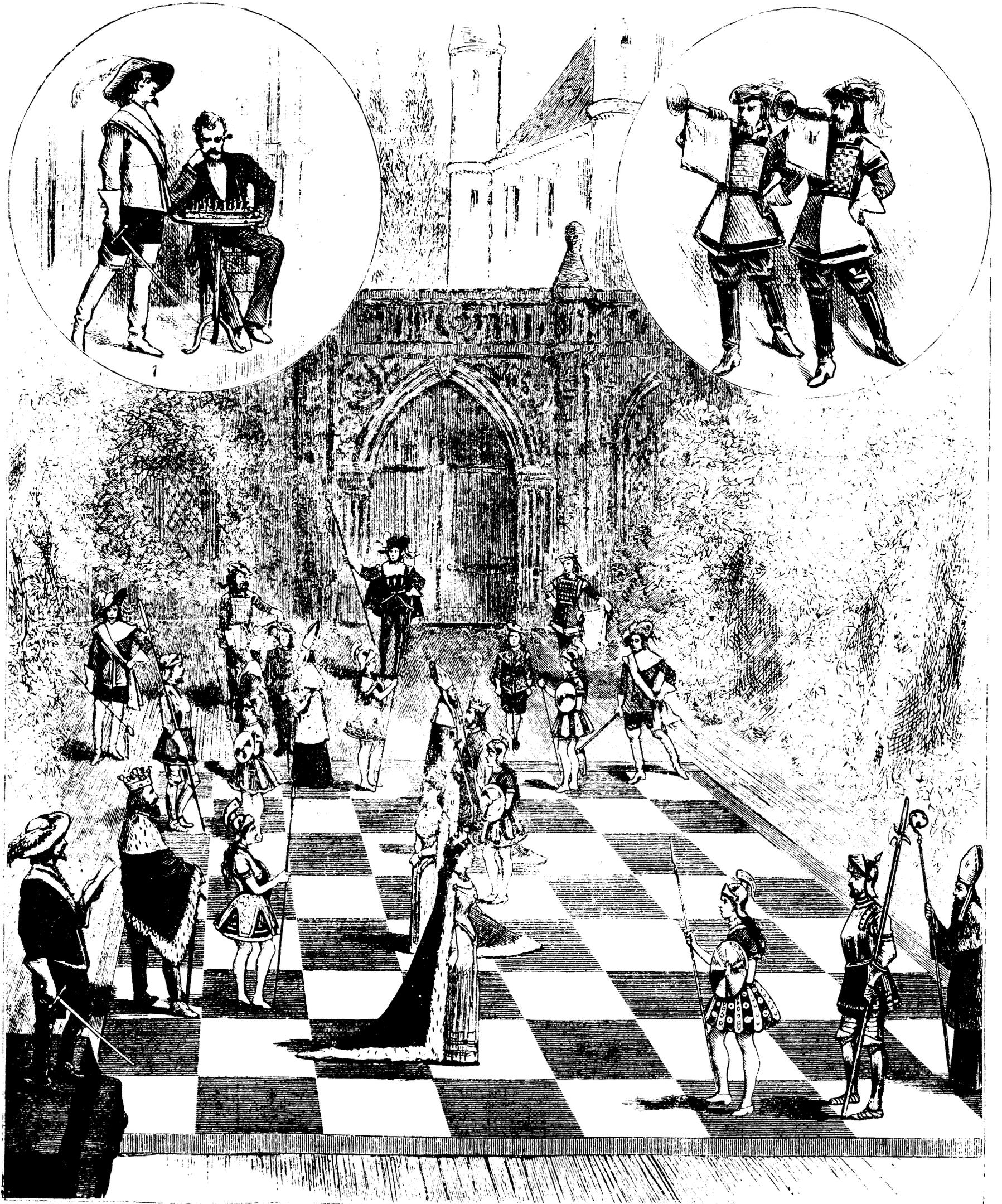
Dans le cas de fièvre, le résultat est le même, la fièvre étant la cause excitante. Lorsque la fièvre est causée par la *malaria*, le sang est rempli de poisons et le cœur accomplit ses fonctions difficilement, surtout aux extrémités, comme une pompe à vapeur qui lance de l'eau par un petit tuyau au lieu d'un gros tuyau. Il faut peu de chose pour obstruer les petits vaisseaux, et ils offrent de la résistance à la circulation du sang, et, dans ce cas, nécessitent le fonctionnement de la rate. Elle obéit et se dilate sous cette pression qui, lorsqu'elle est continue ou de longue durée, ne lui permet pas de se contracter ; alors elle se congestionne et perd la propriété de se contracter ; c'est de là que provient l'hyperthrophie de cet organe. Vû que les deux estomacs sont les deux grands réservoirs où le système puise ses forces, on comprend que si le jus gastrique fait défaut dans ce premier organe, la fermentation se produit, les aliments se décomposent, une grande quantité de gaz et de matières empoisonnées se forment, et ils s'introduisent dans le second estomac à l'état de poison. Ni les sécrétions du pancréas, ni la bile ou les autres organes ne peuvent lui rendre les propriétés que la nature lui a destinées, et ce sont ces matières empoisonnées, mêlées avec les fluides transformés chimiquement, qui commencent à circuler dans le système. D'abord, ils s'attaquent au foie, ensuite au cœur, puis aux rognons, aux poumons, à la peau, et finissent par envahir tout le système. C'est de cette manière que vous pouvez commencer à étudier votre système, et vous comprendrez facilement pourquoi votre foie ne fonctionne plus et ne secrete plus de bile, et pourquoi vous éprouvez des palpitations dans la région du cœur, pourquoi vous ressentez des douleurs dans les reins et au cœur, pourquoi ils deviennent irrités, et vous exposent à contracter la toux et la pneumonie ; pourquoi votre peau prend une teinte jaunâtre ; pourquoi les nerfs qui environnent les organes de la digestion sont affectés et vous causent de si maux de tête et la névralgie ; pourquoi vous souffrez du rhumatisme, et pourquoi les femmes sont en proie à des maladies si souffrantes ? Les ligaments se relâchent, les fluides qui sont en quantité insuffisante n'ont aucune propriété vivifiante, enfin, tout le système est épuisé complètement.

Autrefois, on accusait de paresse ceux qui étaient dans cet état. Aujourd'hui, on sait que c'est une affection grave qui cause des fièvres, le froid aux extrémités, des inflammations, des maladies de la moelle épinière et une foule d'autres maladies, entre autres celle que l'on désigne sous le nom d'*excès d'ivresses périodiques*. Personne ne mérite plus notre sympathie que celui qui est la victime de cette maladie. Il vous dira qu'il ne boit pas par goût, ni par habitude et qu'il comprend bien les conséquences de cet abus des boissons ; mais qu'à certaines périodes, il se sent tenté par degrés, qu'il finit par éprouver une douleur cuisante dans le creux de l'estomac, qu'il éprouve une faiblesse nerveuse qui épuise tout son système, qui semble exiger immédiatement un opiat très-fort, ou ce qui est plus facile à se procurer, un verre de whiskey qui apaise pendant quelques instants ses douleurs atroces ; mais une fois que ce remède a été avalé et que le système est fortifié pour quelques instants, il répète la dose plusieurs fois pour obtenir le même effet jusqu'à ce que l'estomac soit débarrassé de tout ce qu'il renferme ; c'est-à-dire, non-seulement du whiskey, mais encore des *aliments décomposés et des matières muqueuses* qui s'y sont accumulés.

C'est cela et cela seul qui est la cause les symptômes que je viens de décrire ; et ce n'est que lorsque l'estomac est ainsi vidé et lorsque l'estomac et le foie recommencent à bien fonctionner que la victime est débarrassée de cette maladie périodique, mentale et physique. C'est dans ces cas que le foie et l'estomac jouent un rôle important. Celui qui se livre à des excès d'ivresses périodiques ne guérira que si son estomac est sain. Il est temps que cette question soit mieux comprise. Plus tard, je vous indiquerai un remède efficace. Il est important, messieurs, que ceux qui souffrent comprennent cela, et n'oublie pas que la cause de

PRESQUE TOUTES LES MALADIES

provient de l'état de l'estomac. D'abord obviez à la cause première en évitant les écarts du régime. Astreignez-vous à un régime systématique. Ne mangez pas trop et jamais trop vite. N'avez jamais voulu nourrir avant de l'avoir bien mâchée. Si vous êtes ecclésiastique ne mangez jamais qu'au moins une heure avant de parler ou une heure après. La digestion cesse du moment où le cerveau est en trop grande activité. Quant aux jeunes dames, je vous supplie de ne pas entraver leur di-



1. Le Capitaine Mackenzie et M. Delmar étudiant les positions

2. Les hérauts annonçant les mouvements des Joueurs

3. Vue d'ensemble de l'échiquier

NEW-YORK—PARTIE D'ÉCHECS JOUÉE PAR LE CAPITAINE MACKENZIE ET M. DELMAR, A NEW-YORK, LE 16 AVRIL 1879, AVEC PIÈCES VIVANTES

question. Qu'elles ne serrent pas trop leur taille. Qu'elles jettent aux quatre vents leurs corsets qui sont des instruments contre nature, ou, ce qui serait encore préférable, que toutes les femmes du pays se réunissent pour en faire un bâcher. La manie de se serrer est un suicide. Des milliers de femmes continuent à souffrir mille tortures corporelles et mentales pour satisfaire à cette manie. Un grand nombre d'entre elles n'ont plus d'espoir de guérison. Qu'elles s'arrêtent pendant qu'il est encore temps. Laissez courir dans votre système le sang et les fluides salutaires et vous verrez bientôt que votre foie fonctionne bien, ainsi que le cœur, les reins, les poumons et tout le système. Je le répète, le foie fonctionne rarement mal quand l'estomac est en bon état; et j'ajouterais en matière de préface, que jamais être humain n'a eu la fièvre jaune ou aigüe quand son estomac et son foie étaient en bon état. Ces deux dernières maladies sont produites par des matières végétales qui se décomposent, se vaporisent, remplissant toute l'atmosphère de leur poison qui s'introduit dans le système, mais ne pénètre jamais dans les organes qui fonctionnent bien. Il en est ainsi de toutes les autres fièvres. Tant qu'il n'y a pas d'obstruction dans le système, les maladies sont impossibles. Mais dès que nous nous sentons indisposés, nous avons recours à un poison pour tuer un autre poison. La maladie peut être bilieuse, ce qui n'est qu'une variété bénigne de la *malaria* produite dans l'estomac, ou si c'est de la fièvre aigüe, il s'agit alors d'une variété violente de la *malaria*. Mais nous perséverons de jour en jour, comme j'en ai été témoin pendant trente ou quarante ans, à employer quelques-unes des drogues sus-mentionnées, de vrais poisons. Il en résulte que nous avons bientôt la peau jaune comme un sac de safran et que nous avons contracté une maladie variant de la constipation à la diarrhée et tous les autres symptômes sus-mentionnés.

Par les temps froids, nous voulons toujours être près du feu. Quand il fait chaud, nous éprouvons de la lassitude. La raison en est que nous ne sommes pas allés à l'estomac, la vraie source du mal, et que nous avons employé un remède, un poison, un mauvais cathartique pour traiter toutes ces maladies. Alors deux poisons sont infiltrés dans le corps et ne le quitteront qu'à l'heure bienvenue de la mort, si nous ne profitons pas de l'offre que je viens faire, l'emploi d'un remède qui donne plus que tout autre remède connu. Les faits et les accusations que j'ai produits contre

LE SYSTÈME ACTUEL D'ANTIDOTES

ont été constatés par un homme, père affectionné, qui a vu souffrir ses enfants lorsqu'il n'était plus temps le les soulager par ce système. Je veux parler de mes deux enfants—un garçon et une fille. La fille souffrait depuis plus de quatre ans d'une affection bilieuse qui se manifestait de cinq manières et était la conséquence d'un état maladif prolongé. Mon fils avait la fièvre aigüe, avec un hypertrophie de la rate. Tous les remèdes avaient été employés, surtout pour ma fille: au lieu de guérir, elle empirait toujours et j'avais perdu tout espoir de la sauver. Un jour, grâce à la complaisance du Dr Fairchild, mon frère, qui demeurait à New-Haven, et un oncle qui avait vu des cures merveilleuses opérées dans son district, elle se procura un sachet de HOLMAN POUR LES MALADIES DU FOIE, LES FIEVRES INTERMITTENTES ET TREMBLEMENTS. Je n'avais jamais vu cet appareil, et ni ma fille ni moi n'en avions jamais entendu parler. Dès que j'eus vu les réclames à propos de cet appareil, je le mis de côté me promettant bien de ne pas même le lui essayer, déclarant que c'était la plus grande charlatanerie connue. Environ une semaine plus tard, l'enfant me dit: "Père, je me suis servie du sachet et c'est réellement efficace. Tous ces vilains symptômes qui me fatiguaient depuis quatre ans ont disparu." Je dis: "Pas possible!" Et c'était pourtant une de ces choses qui arrivent maintenant tous les jours. Mon excellente femme, qui semblait avoir plus de foi que moi, insista à me faire acheter un sachet pour Charles. Au bout d'une semaine, je crus m'apercevoir que l'enfant était pis que jamais. Cependant il l'avait mis, persuadé que cela le guérirait. Mais la foi ne lui avait pas enlevé ses frissons. Enfin, ma femme lui dit: "Où portes-tu le sachet, Charles?" Il répondit: "Ici, en montrant son côté. Alors ma femme ajusta le sachet de manière à ce que le bas touchât le sternum et couvrit le creux de l'estomac. C'est la dernière fois que j'entendis ces deux enfants se plaindre pendant plus d'un an. Un de mes voisins, qui souffrait de la fièvre aigüe de la bile depuis plus de quatorze ans, résolut de l'essayer. Après un certain temps, il fut guéri comme mes enfants. Cela me persuada que le sachet était bon. Il avait rendu la paix à ma famille. Je commençai à examiner les principes de cette invention. Je cherchai à le répliquer autant que possible. Enfin, je vis que le sachet était bien employé, il réussissait toujours. Fort de cette conviction et malgré les sacrifices que j'allais m'imposer—l'éloignement de ma famille, l'opposition des docteurs, les préjugés, l'indifférence du public, je résolus de retourner à Cincinnati où j'avais vécu quatorze ans et de m'y dévouer

A RÉPANDRE CETTE INVENTION

en vrai pionnier, proclamant le principe devant tous ceux qui n'avaient jamais entendu parler du Sachet de Holman pour la fièvre, fièvre aigüe et les maladies du foie. S'il y a une personne ici qui a connu ce que c'est que de faire une dé-

couverte avantageuse à l'humanité, ou qui a passé par les phases de l'espoir, des déappointements, des découragements, du mépris, des chagrins et des travaux de celui qui veut la répandre, elle pourra apprécier les efforts faits pour répandre l'usage du Sachet de Holman. Ceux qui n'ont pas fait ces expériences pourraient lire avec profit les vies de Galilée, Jenner, Harney, Fulton et plusieurs autres célébrités qui l'ont essayé. Comme pour tous les commerçants, mes débuts furent difficiles. Les trois premiers cas que j'eus à traiter étaient chroniques et les plus difficiles que j'aie jamais rencontrés. C'étaient des cas désespérés. Les patients avaient épuisé toutes les médecines scientifiques et celles des charlatans. Ils n'étaient plus que des sujets d'expériences pour les docteurs. Le premier était un malade de trente ans, bien connu du public. Parce que le Sachet n'opéra pas dans l'espace de trois semaines, les docteurs triomphaient. Mais, quand la guérison fut réalisée, ils ne dirent plus un mot. Le cas suivant datait de 25 ans; il n'y avait plus qu'un léger frisson après avoir employé le Sachet. De même pour Georges Kremling. Dans ce cas, comme tous les autres, je dis au patient: "Si vous n'êtes pas guéri, vous ne paierez pas." Au bout de cinq jours, il se trouva mieux; au bout de trente jours, il me donna son certificat, et il est maintenant à Fort Recovery où il gagne sa vie à vendre des Sachets. De même avec John C. Preston—cas de maladie du foie et de l'estomac, douleurs dans le côté et le foie, constipation, diarrhée, maux de tête—au bout de dix jours, il était mieux, après avoir souffert plus de dix-huit ans. Le Dr Russell, de Cincinnati, qui depuis dix-huit ans souffrait cruellement d'une névralgie de l'estomac, fut guéri radicalement en moins de quinze jours. Citons encore P. A. Maffett, maladie du cœur et *malaria*; Col. Thornton, assistant-maire de poste, Cincinnati; S. V. Curtis, banquier, de Middleton, qui avait dépensé une petite fortune sans se faire guérir, jusqu'à ce qu'il eut employé le Sachet. Ainsi, l'une après l'autre des cures remarquables, de toutes sortes de maladies, de systèmes empoisonnés, aussi, des maladies particulières aux femmes et aux enfants, sévissaient sur tous les points du pays, et, d'après les rapports, prenaient des proportions gigantesques. Des dépôts importants et des salles de consultation existent maintenant dans toutes les parties des Etats-Unis, du Canada et de l'Europe. On en trouve même jusqu'en Asie, Libérie Occidentale, au Mexique, aux îles Bahamas, etc. Un des traits caractéristiques de ce traitement est qu'il ne manque jamais lorsqu'on suit à la lettre les instructions données, excepté dans les cas où l'enveloppe de l'estomac a été détruite par des médecines trop fortes, ou quand de petites côtes empiètent sur le creux de l'estomac par suite d'avoir trop serré le corset. Une autre personne a dit qu'aucune maladie qui avait résisté à tous les remèdes ne pouvait résister au Sachet de Holman et à ses auxiliaires, nos cataplasmes, notre eau salée médicamenteuse et nos bains de pied. Je crois que toutes les maladies peuvent être guéries par ce traitement. Je sais des cas où des maladies qui avaient résisté à toutes les médecines, ont disparu devant ces remèdes. Et la guérison a eu lieu, dans bien des cas, sans faire souffrir aucunement le malade. Plus d'un quart de million de personnes intelligentes peuvent certifier ces résultats. Les expériences dont j'ai été témoin, la gratitude exprimée par les patients en ont fait, pour moi, une œuvre qui domine toute autre considération. Aucun argent ne pourrait m'engager à y renoncer. Voyez un peu ce que le Sachet de Holman peut faire pour la rate.

Tous les médecins vous diront qu'il est presque impossible de guérir un cas chronique d'hypertrophie de la rate. Par l'application du Sachet, on comprendra combien ce remède est puissant, puisqu'il fait disparaître cette maladie presque instantanément. Une excroissance aigüe disparaît sous le Sachet, comme un morceau de glace sous les rayons du soleil. J'ai traité nombre de ces cas qui dataient de quelques mois jusqu'à vingt-trois années. J'ai toujours réussi à les guérir dans deux à quatre semaines. Cela est peut-être dur à croire. Des démonstrations de visu viendront à l'appui de mon assertion.

Permettez-moi d'appeler votre attention sur ce remède, comme antidote et préventif. Comme préventif, le Sachet vaut son pesant d'or; il est impossible d'exagérer la valeur d'une telle découverte qui, sans le secours de la médecine, peut prévenir toutes les maladies les plus dangereuses. Le Sachet de Holman prévient toutes les sortes de fièvres, jaune, typhoïde, intermittente, bilieuse, etc. Cela a été prouvé tant de fois que nous l'affirmons positivement. Il empêche les maladies d'être en maintenant une bonne digestion, il prévient la dyspepsie en absorbant tous les poisons provenant de l'action nerveuse de l'estomac et du foie. Il guérit toutes les maladies du cœur, sauf les maladies organiques. Ces maladies sont rares et les autres proviennent d'un dérangement de l'estomac.

Il a été démontré hors de tout doute qu'il prévient la névralgie et le rhumatisme internes. On peut dire la même chose des maux de tête, des maladies de l'épine dorsale et de la prostration nerveuse. Ces désordres sont attribuables à un grand centre nerveux qui se répare dans les organes digestifs par le creux de l'estomac. C'est la batterie qui, plus prompte que la pensée, répond dans tout le système les désordres de l'estomac. Ici désordre signifie prostration, inaction, inflammation, destruction. De là des souffrances inexprimables. Ces souffrances augmentent par le travail mental ou l'excitation. Ainsi, en proportion de la quantité de substances vénéneuses absorbées par le sang et qui empoi-

sonnent le cerveau, les nerfs, muscles, tissus et organes, et causent souvent un état nerveux, des étourdissements, la débilité générale, la goutte, la névralgie, le rhumatisme, la paralysie et la mort. Le Sachet, avec nos emplâtres et bains froids, feront plus pour guérir ces maladies que toutes les autres médecines combinées. Au nom de l'humanité, essayez-les. Mais vous direz: C'est aller trop loin que de prétendre que ces remèdes peuvent guérir toutes les maladies. Non pas. Si toutes ces maladies, comme je le prétends et offre de le prouver, viennent de la même cause, si ces remèdes guérissent dans un cas, ils doivent guérir dans tous les cas. Et telle est la vérité. Plût à Dieu que les docteurs qui tiennent en leurs mains tant d'existences humaines, se décidassent à rechercher la cause fondamentale de ces maladies, au lieu de les traiter spécifiquement. Pareil traitement me rappelle une circonstance où je bus de l'eau d'un petit ruisseau qui avait un goût putride. Je commençai par rincer ma tasse. Le goût était le même. Je suivis le ruisseau sur un certain parcours, et j'y trouvai la carcasse pourrie d'un porc. L'eau devait être putride, même après avoir bouilli, tant que cette cause existait. Mais, demandez-vous: "Quel est le principe de ce Sachet?" Le Sachet de Holman est fait de plusieurs composés végétaux inoffensifs que l'on a constaté être des antidotes pour les maladies de l'organisme humain, et contiennent les toniques qui y manquent. Il fonctionne sans aucun remède interne et a une double action. Son principe est l'absorption, la loi de la nature. Un tonique est introduit dans le système par la circulation et se rend là où il est nécessaire, dans le foie et l'estomac et au centre du système nerveux, et de là dans tous les organes. Une autre propriété, c'est que le Sachet retire du système tous les principes bilieux et vénéneux. S'il y a une maladie dans le système, le Sachet commence son œuvre. On se demandera comment cela est possible. C'est un fait établi qu'en mer le corps humain peut vivre longtemps sans nourriture ni boissons, en mouillant les vêtements avec de l'eau salée, et que ce procédé apaise même la soif. On sait encore que si l'on applique une plaque de tabac mouillé, pendant quelques minutes, sur le creux de l'estomac, cette application cause une maladie mortelle. Au bout de trente minutes la nicotine s'est introduite dans le système. Les cataplasmes et les vésicatoires ont pour objet d'attirer les maladies à la surface.

Chacun sait le danger qu'il y a à se frotter le corps avec certains poisons. Dans quelques instants, tout le système peut être empoisonné. Un vésicatoire et un poison peuvent être appliqués au même endroit sans nuire à l'effet l'un de l'autre, ce qui prouve que le corps absorbe et rejette en même temps.

Cette méthode de soigner est tellement reconnue en Angleterre qu'un comité nommé par la Société Royale de Médecine, chargé de faire rapport à ce sujet, déclare: "Que l'activité de presque toutes les substances employées est trois fois, sinon quatre fois plus grande par l'application sur la peau que par l'usage interne."

Rendons-nous compte de ceci. Dans la peau et sous la peau, pénétrant tous les tissus, tous les organes et formant un réseau, il y a des conduits fins et de petites glandes appelés lymphatiques. Ce sont les principaux absorbants du corps, bien que l'absorption ait lieu aussi par les vaisseaux sanguins. C'est parce que les glandes lymphatiques s'étendent de la peau à chaque organe que nous ressentons les effets d'un froid perçant ou de l'humidité. Et c'est aussi pourquoi l'attachement de matières délétères nous rend malades et celui de poisons peut nous coûter la vie. Pour cette même raison, les remèdes placés sur la peau peuvent faire disparaître les maladies. Pour nous guérir, il faut user de ces conseils naturels, de ces milliers de chemins par lesquels Dieu nous a permis de renvoyer la maladie. Avant de terminer ma lecture, je reviens sur la cause d'autres maladies telles que catarrhe, bronchite, maladies de la gorge et des poumons, etc., etc. La formation de gaz et d'acides dans l'estomac et les intestins, causée par l'indigestion, produit une grande irritation de la membrane muqueuse qui double ces organes et s'étend quelquefois jusqu'à la membrane muqueuse qui double la cavité de la gorge, ce qui cause une irritation et des maux de gorge; de même dans la cavité du nez se forme les irritations et sécrétions qui constituent le catarrhe; de même de l'irritation de la membrane qui borde les tissus des poumons et causent la bronchite et l'inflammation chronique, etc., naissent dans et sont entretenus par l'irritation chronique de la membrane qui double l'estomac et par l'empoisonnement du sang. Sitôt appliqué, le Sachet de Holman fera disparaître ce désordre. Dans tous les cas de *malaria*, je déclare formellement que les Sachets de Holman guériront toujours. J'emploie ce nom au pluriel. Il est compris que le sachet sera appliqué et employé suivant les instructions. Si vous donnez au sachet, aux cataplasmes et aux bains de pieds, médicaments employés souvent, la moitié de l'attention que vous donnez à d'autres remèdes, ils vous guériront sûrement, pourvu que votre estomac ne soit pas détruit par l'usage et l'abus des médecines. Après guérison, vous vous procurerez un autre sachet et au printemps, lorsque l'organisme humain subit, comme la nature, une transformation, vous le porterez quelques jours. Pour la *malaria*, vous le garderez dix jours et ainsi le sachet de Holman vous tiendra en santé toute l'année en prévenant toutes les maladies. De cela vous pouvez être sûr.

On peut dire qu'en Amérique, au sud du 47ème degré, pas une personne sur cinq n'a le foie ni l'estomac en bon état, et si Dieu me préserve, je veux que tout homme, femme et en-

fant soit au fait de l'existence du sachet de Holman. Pour les personnes âgées, qui peuvent juger par elles-mêmes si, après ce que je viens de dire, elles préfèrent se soumettre à de longues tortures, je ferai appel à leur humanité au nom de leurs enfants. J'ai ressenti les douleurs, l'affliction que la maladie porte dans les familles et j'ai ressenti les joies qu'y apporte la santé.

Rien de brutal comme un fait. Un mot aux mères de familles et j'ai fini. Je cite les paroles de Mme Carter, mère de famille et médecin gradué à Philadelphie:

"Il n'est pas rare de confier des enfants aux médecins pour prévenir la fièvre scarlatine. Mais les remèdes en ce cas sont repréhensibles. Le sachet accompli cela sans danger. Ce fait a été prouvé par de nombreuses expériences. Le sachet a été appliqué sur un enfant appartenant à une famille sujette à cette maladie et il a été le seul qui n'en ait pas été atteint. Toutes les mères devraient avoir le sachet Holman. Et le *choléra infantum* qui emporte tant d'enfants au cimetière dans les villes et villages, et pour lequel vos médecins ont encore recours au remède banal, l'opium, qui donne un sommeil fiévreux à l'enfant et souvent le fait mourir! On ne peut jamais donner un remède aussi fort à un enfant sans l'exposer, et c'est alors presque un meurtre involontaire, je le veux bien. Mettez le sachet sur l'estomac de l'enfant dès que vous apercevez le moindre symptôme de dérangement de cet organe. Il retirera l'inflammation sans fatiguer cette faible créature et plus promptement que toute autre médecine. Les médecins sont très-préjudiciables aux enfants. Les opiums sont nuisibles. Ils apaisent la maladie, mais ne la font pas disparaître. La Faculté de médecine a tort de les employer si souvent. Pensez-vous que ce langage est trop fort? Pour l'amour des enfants que Dieu m'a conservés, je ne voudrais pas vous induire en erreur. Et si j'étais à ma dernière heure, je vous dirais encore que le sachet Holman est le meilleur, le seul remède pour ces cas. Ainsi donc, pour l'amour des enfants qui nous sont confiés, donnez à ce sujet votre plus sérieuse attention."—Et je dirai en terminant: "Apprenez à devenir votre propre médecin, et pratiquez avec un diplôme de la FACULTÉ du sens commun."

Bureaux principaux de la Compagnie, où tous les renseignements peuvent être obtenus: 301, rue Notre-Dame, Montréal, et 71, rue King, Toronto.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 17 mai 1878.

FARINE		\$ C.	\$ C.
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs		2 00	0 00
Farine d'avoine		1 50	0 00
Farine de blé d'Inde		1 25	1 50
GRAINS			
Blé par minot		0 80	0 90
Pois do		0 80	0 99
Orge do		0 40	0 50
Avoine par 40 lbs		0 35	0 40
Sarrasin par minot		0 40	0 50
Mil do		1 50	1 60
Lin do		1 00	1 05
Blé d'Inde do		0 00	0 80
LÉGUMES			
Pommes au baril		2 50	3 00
Patates au sac		0 90	1 00
Fèves par minot		1 10	1 15
Oignons par tresse		0 04	0 05
LAITERIE			
Beurre frais à la livre		0 20	0 25
Beurre salé do		0 10	0 15
Fromage à la livre		0 08	0 09
VOLAILLES			
Dindes (vieux) au couple		2 00	2 25
Dindes (jeunes) do		0 00	0 00
Oies au couple		1 25	1 50
Canards au couple		0 50	0 60
Poules do		0 70	0 80
Poulets do		0 35	0 40
GIBIERS			
Canards (sauvages) par couple		0 35	0 40
do noirs par couple		0 60	0 75
Pleviers par douzaine		0 00	0 00
Bécasses au couple		0 40	0 00
Pigeons domestiques au couple		0 20	0 25
Perdrix au couple		0 00	0 00
Tourtes à la douzaine		0 00	0 00
VIANDES			
Bœuf à la livre		0 04	0 05
Lard do		0 09	0 10
Mouton do		0 08	0 10
Agneau do		0 08	0 10
Lard frais par 100 livres		6 00	6 50
Bœuf par 100 livres		5 00	5 50
Lièvres		0 20	0 25
DIVERS			
Sucre d'érable à la livre		0 08	0 10
Sirop d'érable au gallon		1 00	1 25
Miel à la livre		0 12	0 15
Œufs frais à la douzaine		0 11	0 12
Haddock à la livre		0 05	0 00
Saindoux par livre		0 08	0 12
Peaux à la livre		0 05	0 00

Marché aux Bestiaux

Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs	\$ 5 00	\$ 5 50
Bœuf, 2me qualité	3 00	3 75
Vaches à lait	18 00	24 00
Vaches extra	25 00	40 00
Veaux, 1re qualité	6 00	7 00
Veaux, 2me qualité	3 00	5 00
Veaux, 3me qualité	1 00	2 00
Moutons, 1re qualité	6 00	8 00
Moutons, 2me qualité	4 00	5 00
Agneaux, 1re qualité	3 00	4 00
Agneaux, 2me qualité	2 00	2 50
Cochons, 1re qualité	6 00	7 00
Cochons, 2me qualité	4 00	6 00
Foin, 1re qualité, par 100 boîtes	\$ 9 00	10 00
Foin, 2e qualité	7 00	8 00
Paille, 1re qualité	5 00	6 00
Paille, 2me qualité	3 50	4 00

Librairie Payette & Bourgeault

On trouvera constamment à cette Librairie: Livres de prières et de piété, depuis les reliures les plus communes jusqu'aux plus riches.

Livres de littérature de tous les auteurs canadiens. Livres classiques, en usage dans tous les collèges, couvents, etc., etc.

Papeterie, tapisserie, imagerie, articles religieux, etc., etc., en grande quantité.

Fournitures d'école et de Bureau, une spécialité. Ordres pris pour fabriquer des cadres de toute sorte. Impressions et reliures de livres blancs exécutées sous bref délai.

Les abonnés de L'Opinion Publique trouveront un avantage en s'adressant à leur magasin pour faire relier leur journal.

Payette & Bourgeault, No. 250, rue Saint-Paul, Vis-à-vis la rue Saint-Vincent, Montréal.

DUPUIS FRÈRES, 605, RUE STE-CATHERINE, Coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montréal. Réduction de 25 par 100 sur les Alpacas Noirs et Marchandises de Deuil pour jusqu'au 1er juin.



PROVINCE DE QUÉBEC

Chambre du Parlement

BILLS PRIVÉS

Les personnes qui se proposent de s'adresser à la Législature de la Province de Québec pour obtenir la passation de BILLS PRIVÉS ou LOCAUX, portant concession de privilèges exclusifs ou de pouvoirs de corporation pour les fins commerciales ou autres, ou ayant pour but de régler des arpentages ou définir des limites, ou de faire toute chose qui aurait l'effet de compromettre les droits d'autres parties, sont par les présentes notifiées que, par les règles du Conseil Législatif et de l'Assemblée Législative respectivement (lesquelles règles sont publiées au long dans la Gazette Officielle de Québec), elles sont requises d'en donner UN MOIS D'AVIS (spécifiant clairement et distinctement la nature et l'objet de la dite demande), dans la Gazette Officielle de Québec, en anglais et en français, et aussi dans un journal anglais et dans un journal français publiés dans le district concerné, et de remplir les formalités qui y sont mentionnées.

Toutes pétitions pour Bills Privés doivent être présentées dans les "deux premières semaines" de la session.

BOUCHER DE BOUCHERVILLE, Greffier du Cons. Lég. G. M. MUIR, Greffier de l'Ass. Lég.

Québec, 1er avril 1879

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents s'adressant à

LA CIE. BURLAND-DESSARATS, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

C A C A O GACAO DE ROCHER DIPOMÉ DE ROWNTREE.

Comme cet article ne contient aucun mélange de Fania, il faut avoir soin de n'en pas mettre une trop grande quantité dans la tasse.

AVIS. Déféz-vous des imitations, substituées souvent dans le but de réaliser de plus grands profits.

SANS LA FLEUR DE BLÉ - D'INDE RIVAL. DE DURHAM

Tapisseries ou Papiers Peints

Les soussignés ont maintenant en mains un magnifique assortiment de Tapisseries Anglaises et Américaines, à des prix très-modiques, c'est à savoir: CINQ CENTS LE ROULEAU et au-dessus. Le choix en est varié et l'assortiment se compose de CENT VINGT-CINQ MILLE ROULEAUX, consistant en Papier Chêne, Papier Moiré, Papier Marbre, Papier fonds unis diverses teintes, Papiers ordinaires pour chambres à lits, salles à manger et salons, Papiers Dorés et Veloutés.

AUSSI:

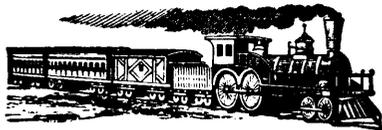
Bordures de toutes les qualités, décors riches et ordinaires. Une visite est sollicitée.

FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame.

DEMANDE AU PARLEMENT

Les exécuteurs testamentaires de feu l'hon. Joseph Masson, donnent avis qu'ils s'adresseront à la Législature de la province de Québec, à sa prochaine session, pour obtenir un acte leur permettant de bâtir des voûtes ou magasins sur toute l'étendue de leur propriété, située en la cité de Montréal, au coin des rues du Port et de la Commune, et désignée aux plans et livre de renvoi officiels du cadastre du quartier ouest de la cité de Montréal, sous le numéro cinq (5), sans être soumis aux dispositions d'un acte passé dans les vingt-septième et vingt-huitième années du règne de Sa Majesté, sous le chapitre soixante, et de toute autre loi, statut ou règlement, qui autorise la cité de Montréal à faire un ou des plans ou cartes indiquant les rues pour chaque section de la cité, et sans être soumis aux conditions imposées par tels actes ou règlements, privant les propriétaires de toute indemnité pour les bâtiments qu'ils pourraient construire sans se conformer à tels plans ou cartes.

Montréal, 2 avril 1879. GEOFFRION, RINFRET & DORION, Procureurs des dits exécuteurs testamentaires.



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTRÉAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelaga comme suit:

Train Express pour Hull à... A.M. P.M. Arrivant à Hull à 2.00 P.M. et 9.00 Train Express de Hull à... 9.10 et 4.45 Arrivant à Hochelaga à 1.10 P.M. et 9.15 Train pour St-Jérôme à... 5.30 P.M. Train de St-Jérôme à... 7.00 A.M. Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard.

Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes.

STARNES, LEVE & ALDEN,

Agents des Billets. Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame.

C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers. Montréal, 15 avril 1879.

La vue est d'une valeur incalculable



HEARN & HARRISON vendent les meilleures LUNETTES en cristal pour \$1; en argent, \$2; en or, \$3; magnifiques Lunettes d'Opéra de \$2 à \$10; Télescopes, \$2 à \$20. Satisfaction garantie.

242 et 244, RUE NOTRE-DAME

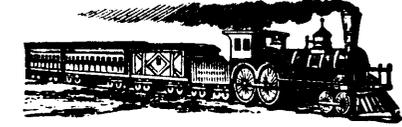
LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables.



Métiers à étendre les rideaux Escabeaux patentés, Plisseuses Victoria, Glacières, Sabotières, Repasseurs, Tordeurs, etc. L. J. A. SURVEYER, 534, rue Craig, Montréal.



CHEMIN DE FER DE Q. M. O. & O. DIVISION EST

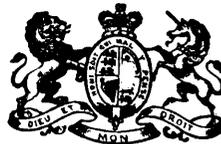
Commençant MARDI, le 11 FÉVRIER, les trains pour cette division partiront comme suit: Départ d'Hochelaga. Arrivée à Québec. Express... 12.45 p.m. 10.10 p.m. Mélo... 3.00 p.m. 3.50 p.m. Mélo... 7.10 a.m.

DE RETOUR:

Départ de Québec. Arrivée à Montréal. Express... 12.45 p.m. 7.30 p.m. Mélo... 6.15 p.m. 10.10 a.m.

Les Trains quitteront la Station du Mile-End dix minutes plus tard. Billets en vente aux bureaux de Starnes, Leve & Allen, agents, 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame, et aux Stations d'Hochelaga et du Mile-End.

J. T. PRINCE, Agent-gén. des Pas. Montréal, 7 février 1879.



Le public est requis de faire attention aux règlements suivants concernant les Lois de Pêche dans la Province de Québec:

Le BROCHET ne peut être pris du 15 Avril au 15 Mai. Le MASKINONGÉ ne peut être pris du 15 Avril au 15 Mai.

L'ACHIGAN ne peut être pris du 15 Avril au 15 Mai. Le SAUMON (avec filets) ne peut être pris du 1er Août au 1er Mai.

Le SAUMON (avec dard ou ligne) ne peut être pris du 1er Septembre au 1er Mai. La TRUITE de Rivière ou de Ruisseau ne peut être prise du 1er Octobre au 31 Décembre.

La TRUITE SAUMONÉE et TRUITE des Lacs ne peut être prise du 15 Octobre au 1er Décembre. Le POISSON BLANC ne peut être pris du 10 Novembre au 1er Décembre.

Il est défendu de pêcher avec des filets ou seines à moins d'en avoir une licence. Les filets doivent être levés depuis le samedi soir jusqu'au lundi matin de chaque semaine.

Les filets ou seines ne doivent pas être tendus de manière à obstruer les canaux ou baies. Les défenses de pêche sont faites aux sauvages de même qu'aux blancs.

Toute personne coupable d'infraction à ces règlements est passible d'amende et de frais; ou à défaut de paiement, sujette à l'emprisonnement.

Durant le temps prohibé, personne ne pourra pêcher, attrapper, tuer, acheter, vendre ou avoir en sa possession aucune sorte de poissons ci-haut mentionnés.

Par ordre, W. F. WHITCHER, Commissaire des Pêcheries. Département des Pêcheries, Ottawa, 2 avril 1879.

Au Clergé et aux Communautés Religieuses

Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornaments d'Eglises et Objets Religieux, Ornaments Sacerdotaux, Chandeliers, Ostensoirs, Ciboures, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Coeurs, France en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Mérimo, Toile, etc., etc. Bannières, Drapaux, magnifique assortiment de Vases, Statues, Rosaïres (en corail, ivoire, perle, ambre, coco, jais, grenade, etc.) Cire d'abeille pure, Cierges en cire et en paraffine, Vin de Messe, etc., etc. Ayant nous-mêmes choisi avec soin nos marchandises en Europe, nous sommes prêts à exécuter toutes les commandes à très-bas prix. Les personnes qui visitent la ville sont respectueusement invitées. Correspondance sollicitée. Prompts attentions apportées aux commandes.

A. C. SENECALE & Cie. Importateurs et manufacturiers, No. 184, rue Notre-Dame, Montréal.

AGENTS, LISEZ CECI

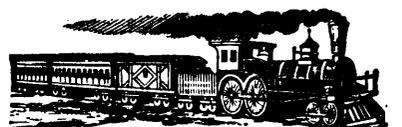
Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Echantillons gratis. Adressez-vous à SHERMAN & Cie., Marshall, Mich.

PETIT MOIS DE ST-JOSEPH

Pensées pieuses pour le mois de Mars, avec une Neuvaine, par l'auteur des "Paillettes d'Or"

Jolie brochure in-32 de 68 pages.—Prix: 5cts chaque, 40cts la douzaine, \$3.00 le cent. Montréal: Librairie St-Joseph—CADIEUX & DEROME, 207, rue Notre-Dame. L'auteur de ce pieux opuscule dédie son modeste travail à l'ange gardien de la Sainte-Famille, et le prie d'aller remiser ces pieuses pensées dans les murs béni de la famille chrétienne.

"Là, ajoute-t-il, elles germeront sous votre influence, échauffées doucement par la prière et la méditation, et elles produiront ces gracieuses vertus qui font le charme du foyer: la piété, le travail, la condescendance, le support, l'amabilité." Inutile de faire l'éloge de ce PETIT MOIS, qui est déjà rendu à sa 43me édition.



Chemin de Fer Intercolonial 1878-79

ARRANGEMENTS D'HIVER.

LES TRAINS EXPRESS à PASSAGERS partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with 2 columns: Departure/Arrival location and time. Rows include Pointe-Lévis, Rivière du Loup, Trois Pistoles, Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, Newcastle, Moncton, St-Jean, Halifax.

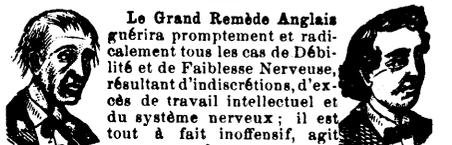
Chars Pullman sur les Trains Express. Ces trains viennent en connexion à Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 9.45 P.M. Les chars Pullman partant de la Pointe-Lévis les Mardis et Samedis, vont directement à Halifax, les Lundis, Mercredis et Vendredis à St-Jean.

Pour informations concernant le prix des billets de passages, le taux du fret, l'arrangement des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent, 177, rue St-Jacques. C. J. BRYDGES, Surintendant-Général des Chemins de Fer du Gouvernement.

Montréal, 18 nov. 1878.

REMÈDE SPECIFIQUE DE GRAY



Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscrétions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la malle franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à:

La Compagnie de Médecine de Gray, Windsor, Ont. Vendu à Montréal, en Canada et aux Etats-Unis partout les Pharmaciens.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisent des fortunes tous les mois. Des livres expliquant tout donnés. Adressez: BAXTER & CIE., Banquiers, 17 Wall Street, N.-Y.



AVIS

SAMEDI prochain, le 24 courant, étant l'anniversaire de la

NAISSANCE DE SA MAJESTÉ,

ce Bureau et les trois Dépôts Postaux seront fermés à DIX HEURES A.M., à moins que les dépêches reçues jusqu'à cette heure n'aient été distribuées.

Les dépêches partantes de l'après-midi seront closes à DIX HEURES A.M., et celles du soir aux heures ordinaires.

G. LAMOTHE, M. P. 22 mai 1879.

NOUVEAUTÉS MUSICALES

SEIZE MÉLODIES

avec paroles Anglaises, Espagnoles, Françaises et Italiennes

PAR SON EXCELLENCE LE

Comte de Premio - Real.

Prix du recueil, broché... 3.00 " relié... 3.50 Publié et à vendre par

A. LAVIGNE, Editeur de musique,

Importateur de pianos et harmoniums, 25, rue Saint-Jean (Banque d'Épargne), Québec. N. B.—En vente chez tous les principaux éditeurs de musique du Canada.